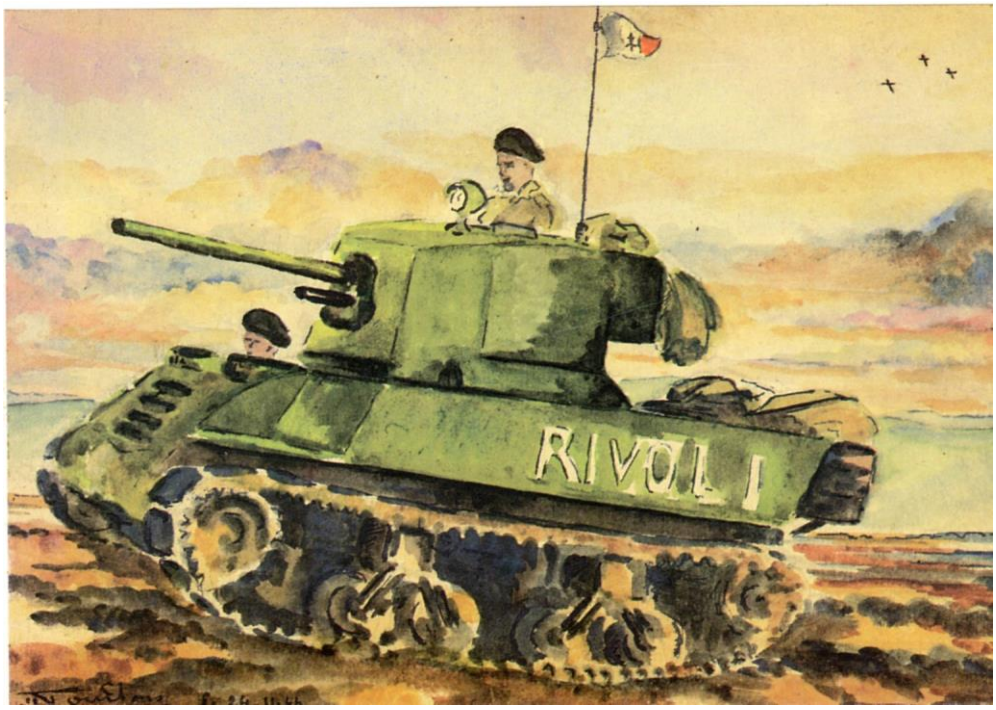
Gérard FOULT

SOUVENIRS DE VOYAGES



FOULT Gérard

Répondant à l'appel de la France en péril de mort, vous avez rallié les Forces françaises libres. Vous avez été de l'équipe volontaire des bons camarades qui ont maintenu notre foyer dans la guerre et dans l'honneur. Vous avez été de ceux qui, au premier rang, ont permis de remporter la Victoire ! Au moment où le but est atteint, je viens à vous remercier amicalement, simplement, au nom de la France !

1er Septembre 1945.

Ch. de Gaulle

Table des matières

PREFACE **4**

Chapitre I **5**

La genèse des voyages – septembre 1921, mai 1940 ..... **5**

Chapitre II **7**

Premiers voyages **7**

Chapitre III **11**

Voyages vers TRA LOS MONTES au Portugal **11**

Chapitre IV **13**

Le Voyage interrompu **13**

Chapitre V **17**

Reprise des voyages **17**

Chapitre VI **19**

Voyages en soldat en Afrique **19**

Chapitre VII **23**

Voyages en Grande Bretagne **23**

Chapitre VIII **26**

Voyages de reconquête **26**

Chapitre IX **28**

Voyage à Paris **28**

Chapitre X **31**

Voyages plus à l'est **31**

Chapitre XI **37**

Voyages après Strasbourg **37**

PREFACE

Quel ne fut pas mon embarras lorsque mon Compagnon et ami Gérard Foult me demanda de préfacer quelques mots ses « SOUVENIRS DE VOYAGES ».

Drôles de voyages aux « frais de la princesse », puisque Gérard aurait pu écrire un guide en affectant d'« Etoiles, Châteaux et fourchettes » les différentes prisons, bivouacs et campements qui marquèrent son périple.

Enfin, le principal était de boucler la boucle ; parti de Paris en 1940, Gérard Foult, y retourna en aout 1944, aux « leviers » du char léger « Rivoli », après quelques détours en Espagne, Tripolitaine, Maroc et Angleterre.

Puis, toujours pilotant le « Rivoli », il fut char de pointe en direction de Strasbourg, et suprême récompense, arriva parmi les premiers à Berchtesgaden.

Cinquante ans après, Gérard étant le seul survivant de l'équipage de son char, c'est à moi de témoigner de l'excellent et courageux camarade qu'il fut.

Ce non-conformiste un peu rondouillard, bon vivant à la grande faconde, était un compagnon merveilleux. Je garde de permissions à Rabat ou d'une mission à Beaune un souvenir ineffaçable.

Aujourd'hui encore, notre amitié est restée la même.

ALAIN RAPHAEL

Mai 1994,

Chapitre I

La genèse des voyages – septembre 1921, mai 1940

Je ne suis pas historien, et je ne vais pas écrire de l'histoire mais le passé que j'ai vécu me semble si extraordinaire que je vais essayer de rassembler des lambeaux de souvenirs tant qu'il m'en reste ; il faut que je me hâte. Sans doute peu d'étrangers se pencheront sur ces lignes ; sur le petit nombre qu'il y aura, sûrement des descendants, famille ou amis, je les avertis que ce n'est pas mon genre d'inventer ou de gonfler : qu'ils sachent que la vérité a toujours dépassé la fiction. A bon lecteur, salut ! (et courage)

Je suis né le 22 Septembre 1921 d'un couple de petits bourgeois : ma mère née Cahn n'avait comme qualité que son père médecin mais ruiné ; il décéda en 1922. Très patriote, il naquit à Sarrebourg en 1859 et revint en France faire ses études de médecine après l'annexion prussienne de 1870 et il reprit du service en 1914 comme médecin major à l'hôpital militaire du Mans. Mon père enseveli comme caporal dans les tranchées pendant la guerre, tout de suite après ses 2 ans de service militaire est tombé vivant sur cette fiancée suite à un mariage « arrangé ». Il a pleuré toute sa vie et m'a toujours répété en catimini : « c'est pour toi que je suis resté avec elle »

J'étais fils unique. Mon père tenait la chemiserie du Patronomètre, 90 boulevard Magenta à Paris, de ses parents. Il leur a remboursé le fonds de commerce toute sa vie, puis les murs au propriétaire, une compagnie d'assurance. Vient l'exode, l'invasion et l'occupation. Un détail qui aidera à décrire mon brave ' homme de père : il savait mal gagner de l'argent mais il savait parfaitement couper toutes les chemises sur mesure de ses clients avec les « patrons » en carton. Ma mère méprisait la boutique et se moquait de mon père le surnommant « coupe-toujours ». Elle n'y venait en semaine que rarement et pour faire des scènes, d'où pléthore d'employés pour un chiffre d'affaire maigrichon et une vitrine vieillotte. Au contraire nous y venions tous les trois le dimanche mais sans voir beaucoup de clients ; mais ce fut bénéfique pour moi ayant reçu en cadeau une voiture ä pédales je roulais dedans sur le trottoir très large ä cette époque. Je me faufilais entre les passants et les arbres du bord. J'ai appris à conduire et à manœuvrer dès l'âge de sept ans. Je préparais ces voyages sans le savoir. Quand il pleuvait je jouais au Mécano sur les comptoirs inutiles.

Mes Grands Parents Emmanuel et Anna Foult vivaient au premier étage au-dessus, tandis que mes parents et moi habitions au 26 rue Château Landon, à six cents mètres environ ; exactement au sixième étage, d'où ma mère avait une vue plongeante sur l'école de la rue Louis Blanc, où je vagissais mes premières humanités ; elle surveillait ainsi mes sorties de classe et pas question de jouer dans la rue... Mes études ne furent pas brillantes mais je n'ai jamais redoublé. Après la communale ce fût le Lycée Condorcet.

Tout ceci pose le décor de ma jeunesse tandis que montaient les menaces. Toujours féru d'histoire, je les percevais et ne manquais pas de jouer les Cassandre à des amis Néerlandais connus au mois d'août 1936 à Trouville, à qui je répétais : il y aura la Guerre et toute l'Europe la connaîtra. Réfutation et incompréhension. A mon père aux repas, je proférais des conseils farfelus : "Loue un dépôt dans le centre de la France et entasse des chemises..." Regards éberlués et déphasés. Tout seul dans ma chambre avec une allure mystique j'implorai le destin de m'offrir de grands événements pour avoir ainsi l'occasion de me jauger.

Ce comportement et cette préscience me semblent faciles à expliquer ; j'avais lu un résumé de Mein Kampf que cet imprudent Adolf avait écrit.
Quand un assassin en puissance dévoile ainsi ses intentions, que penser des gendarmes, des juges et des victimes qui laissent tout le temps à ces crimes pour se perpétrer ?
En Juillet 1938 je décroche la première partie du Bac et en septembre I938 je m'inscris en Math-Elem. J'échoue à l'oral comme prévu en Juin 39, et je m'inscris aussi sec en Philo pour la session de septembre 39.
Ma Grand-mère maternelle, que j'appellerais G-M, vivait à Chaumont en Vexin en pension de famille ; elle m'y reçut pour les grandes révisions couronnées de succès. Mais la guerre était déclarée et les premières troupes alliées arrivèrent. Il était temps que je finisse ce Bac, je n'étais plus trop aux études.

Bachelier in extremis et sans gloire je m'inscrivis au Lycée de Saint-Germain-en Laye en préparatoire de 1'école coloniale, en licence en droit et en P.M.S (Préparation Militaire Supérieure). J'intégrais donc l'internat de Saint-Germain de septembre 39 à Mai 40. A cette date, l'invasion s'ébranle et pour sauvegarder ces études, je convaincs mes parents et ma G-M de partir pour une ville universitaire plus éloignée du front. Mais laquelle ? Ce fut la Bonne de mes Grands-Parents Foult qui se fut l'interprète du destin : " Allez chez mon frère agriculteur a Trie sur Baise dans le Gers." Nous fûmes d'accord pour cet objectif, n'ayant pas de relation en province.

Après avoir rapidement récupéré mes affaires à Saint-Germain (plus proche du front), je suis embringué dans mon premier groupement tactique sans le savoir, en prima quatre Renault, avec mes parents et ma G-M le tout sous un matelas. Nous démarrons le 10 Mai 1940 dans le nuage noir de l'essence en feu qui nous venait de Rouen. J'y ai toujours vu un sinistre présage : c'était le signe annonciateur de l'effondrement de notre civilisation.

Toujours est-il que c'est ainsi que nous partons vers notre destin et les premiers voyages.

Chapitre II

Premiers voyages

Donc le 10 Mai, nous partons vers le sud, tandis que la nation française s'écroule dans la confusion. Les véhicules civils sur cinq à six rangs bloquent les quelques renforts militaires. La moralité que je tirais était : fuir d'abord avant de se battre. C'était bien la conséquence de la tactique pleutre et irresponsable des états-majors français depuis septembre 1939. Derrière leur Ligne Maginot (des taupes lâches) ils organisaient plutôt des spectacles "vin chaud aux soldats" au lieu d'attaquer, alors qu'Adolf était encore occupé en Pologne, au Danemark et en Norvège.

Vous comprendrez que la « drôle de guerre » ne m'ait jamais fait sourire.

Sur cette route de très grande fuite nous composions une nouvelle espèce : les réfugiés.
Certains s'arrêtaient devant des maisons le long des routes pour demander à des compatriotes (?) un peu d'eau à boire ; les enfants étaient assoiffés dans les voitures surchauffées d'embouteil1ages en ce chaud, mais pas joli, mois de Mai. Les quelques heureux qui rapportaient à boire avaient dû le payer…
Montlhéry à midi, Vierzon le soir ; ma famille n'était pas encore rodée pour les voyages et c'est sans doute pourquoi mes parents ne purent dénicher pour la nuit qu'un « salon d'hôtel » D'après ce que j'ai pu entendre et observer cette nuit-là, il s'agissait d'un hôtel de passe. Je gardais pour moi une forte envie de rire ; et depuis je suis reconnaissant envers ce taulier qui a su montrer un peu de charité, et je pensais à lui quand, bien longtemps après, Brassens chantait : " Toi l'étranger..."
Nous sommes donc "passés" dans cet hôtel. Le lendemain, mon père éprouvé par cette descente aux enfers et cette route interminable, me confia le volant de sa Renault, à moi Citroëniste !

Le surlendemain nous débouchons à Trie sur Baise et trouvons le frère de la Bonne. Ce dernier se méprend sur nos intentions et nous reçoit avec une fourche en hurlant des imprécations et des menaces terrifiantes. Peut-être était-il fâché avec cette sœur, ou s'imaginait-il que nous venions reprendre une partie de sa ferme. Enfin nous nous arrêtons sur la place de Trie et une pension de famille va faire l'affaire. Je me pointe après déjeuner à la mairie et j'obtiens un travail bénévole (le premier d'une longue série). C'est ainsi que nous nous installons dans le Gers de mai 1940 à fin août 1940, tandis qu'il n'y avait plus de combat ni de gouvernement indépendant, ni d'armée française ni de République, mais une zone occupée par l'ennemi et une zone soi-disant libre.

Mais dès qu'il le put, mon père organisa son retour en auto avec un autre réfugié ; vers Paris ; il pensait beaucoup à son cher magasin abandonné depuis plusieurs semaines, aux deux employés, et il n'avait sans doute pas assez d'argent pour prendre de si longues vacances. Il ne se posait pas de question sur son avenir comme esclave allemand. Pourquoi cet optimisme aveugle et candide ? Il y avait 22 ans que la victoire avait sonné en 19l8, et ce caporal discipliné gardait le souvenir de la glorieuse armée française (à quel prix !) Dans son souvenir, il se créait une filiation mystique qui reliait le sacrifice des enfants soldats à la gloire des pères généraux Foch, Weygand, Pétain. Puisque 1'un d'eux était au gouvernement, il n'y avait rien à craindre pour le pays, ni pour les hommes des tranchées, quels qu'ils fussent. C'est la radiographie de son raisonnement simple, honnête mais entièrement démenti, donc faux.
J'en profite pour accrocher ici mon accusation personnelle : Pétain une première fois traitre pour

avoir demandé 1'armistice, et une deuxième fois pour avoir abusé les Français par son titre, son képi et ses cheveux blancs. Quiesling n'a abusé aucun Norvégien, et loin au-dessus l'attitude du roi du Danemark incarne la noblesse. Pétain n'a jamais essayé de laver l'affront fait à la Nation par une tentative de suicide par exemple. I1 a maculé notre drapeau d'une tache indélébile. Plus tard le gouvernement a cru devoir le gracier in extremis. Je sais seulement qu'en I942 lors d'une visite faite à Montpellier il présentait par ses discours des signes de ramollissement certain. Je n'excuse pas, je cherche à comprendre. Pour en terminer je n'ai rien à dire contre lui jusqu'en 1918 mais après tout ce qui s'est passé depuis, je regrette seulement de ne pas l'avoir trouvé devant mon char le Rivoli en 1944.
Pour en revenir aux voyages, nous sommes restés à Trie jusqu'à la rentrée de la faculté de droit de Toulouse en septembre 1940. De l'appel du 18 Juin à la poignée dc mains de Montoire, nous n'avons rien su sur le moment. Nous menions une vie confinée : pas de famille, pas d'amis, pas de radio, peu d'argent. Je travaillais à la mairie de Trie au guichet des bons d'essence. Un jour des jeunes se pointent vers midi au guichet. Facilement ils m'expliquent qu'ils viennent de Bayonne où ils n'ont pas trouvé à s'embarquer pour l'Angleterre et ils veulent essayer l'autre bout des Pyrénées pour atteindre l'Afrique du nord. Je leur demande de revenir pour les bons l'après-midi en évoquant un possible passager de plus. Discussion pénible au repas entre ma mère et ma grand-mère, mais je ne suis pas majeur, j'ai 19 ans et elles ne veulent pas. Je dois renoncer à 1'évasion. C'est le cœur gros après que je donne les bons d'essence au petit commando et les regarde partir sans moi. J'y ai pensé longtemps et pour me consoler je me disais qu'i1 ne fallait pas regretter de n'être pas parti à cette date ; peut-être allaient ils se faire pincer par les Franquistes dans un port espagnol, et moisir longtemps en prison ou être refoulés chez Philippe ou chez Adolph.

Le lecteur enhardi jusqu'ici va être déçu : je ne retrouve plus les dates exactes de cette période. Tout s'estompe avec le temps. Ma mère est repartie seule sur Paris au risque dc se faire arrêter à la ligne de démarcation, et je restais seul avec ma G-M. Nous avons quitté Trie en laissant à la mairie le masque à gaz et le casque 1914 de mon père. Y sont-ils encore ?

Nous nous installons à Toulouse et je m'inscris en première année de Droit à la Faculté. Ma G-M. vit dans une pension de famille, j'y mange mais je loge dans une petite chambre rue du Taur grâce au mandat mensuel de mes parents. La fenêtre donne sur un escalier intérieur : pas de ciel, pas d'espoir.
A cette époque ce fut l'entrevue de Montoire (octobre 1940) et avec ce que j'avais appris en préparant Coloniale, je me suis cru autorisé à prévoir la désastreuse répercussion que cette poignée de mains ne manquerait pas d'avoir sur nos colonisés.
Je prévoyais que toutes nos colonies tomberaient comme des fruits murs après la guerre. Ces peuples acceptent de dépendre d'une autre nation tant que celle-ci ne perd pas la face. Et la majorité des Français pétainistes en 40 et satisfaits de Montoire, furent les mêmes à nous pousser dans des reconquêtes, sous prétexte de patriotisme.

Cette poignée de mains m'a drôlement choqué : après s'être fait déculotté le vaincu remercie le vainqueur. Sans doute l'illustre Maréchal n'avait pensé qu'aux planqués de Vichy, et non à 1'empire colonial. La psychologie ne l'avait jamais effleuré, ou peut-être ne pouvait il imaginer Adolf battu et la France libre. Mais j'avoue que je ne pensais pas que les Collabos vieillissants, nous casseraient un jour les oreilles pour reconquérir ce qu'ils avaient perdu avec enthousiasme.

Pour en revenir à Toulouse, je prends mes repas avec ma G-M dans sa pension de famille rue Alsace Lorraine. Je ne suis pas le seul étudiant, mais bien le seul à mépriser Vichy. L'année I941 à Toulouse pour un étudiant réfugié ne fut pas très exaltante. Ce fut l'époque des incessants allers et retours en Afrique des "Nerfs" avec Wavell, Auchinlek et les Allemands. I1 y eu aussi Pearl Harbour très riche de promesses mais combien lointain et étouffé... Abandonnant l'école

coloniale, je me concentrai sur le Droit.
Je me consolais surtout en pensant avec clairvoyance a cette terrible et inéluctable échéance : après la guerre toutes les parties de cet empire voudront, soit être indépendantes, soit être colonisées par la première puissance du monde ou au pire par la seconde. Dans cette vision futuriste je n'imaginais même pas ce qui allait se passer en Indochine ; en effet les japonais victorieux obligeront ce qui restait de troupes françaises désarmées, à saluer officiers et drapeau de l'Empire du Soleil Levant et ce sous les yeux des Viets. Leur seul but était de faire perdre la face aux Français en public. En fait ils firent coup double puisque nos troupes comportaient un grand nombre de tirailleurs, zouaves, spahis qui rapporteront ensuite au Maghreb ce témoignage implacable de notre déchéance promettant tous les espoirs d'indépendance.
La seule victoire de cette époque fut la première année de Droit que j'obtins. Rien ne nous attache à Toulouse et je m'inscris en deuxième année à Montpellier. Nous trouvons 2 pensions de Famille faubourg. St-Jaume, ma G-M. et moi. Je n'y resterai que jusqu'à mon départ en décembre 1942, mais elle y décédera en 1944. Donc sur les bancs de la faculté à partir de septembre 4I je fis connaissance de bons camarades. Il y avait un petit groupe autour de M. Buchet avec qui se constitua une entité : les Abscons au sens caché qui enrobait un mélange de paillardise, d'anti conformisme, d'athéisme et d'anti pétainisme, en un mot indéfinissable pour le bourgeois, caché mais avec une odeur sulfureuse. Je connus aussi E. Bloch, fils de Marc fusillé pour résistance. Nous chahutions volontiers les profs collabos et quittions même les amphis quand il le fallait. Mais nous respections les rares patriotes : Courtin, Teitgen.
Il y eut une visite de Pétain à Montpellier avec un repas à l'Ecole d'Agriculture ; je sus par le fils du directeur de cette école ce qui s'était dit au cours du déjeuner officiel : les flancs blancs des pneus des voitures des Chantiers de la jeunesse et la qualité de l'effigie du Maréchal sur les timbres postaux avaient seuls alimenté la conversation, ceci en I942 au plus fort de la tourmente.

Après cette année de moindre désespérance il ne me restait qu'à faire un petit tour auprès de deux oncles résidant en zone libre, à Lyon et à Limoges. J'allais être majeur le 22 septembre 1942 et pour rallier la France Libre il me fallait un viatique que ma G-M. ne pouvait ne fournir. Je me sens incapable de chiffrer le produit de cette quête qui devait se changer en pesetas... peut-être 500 ou 1000 francs actuels ? Trahissant une énorme mesquinerie, l'un de ces oncles, réclama dès la libération son écot à mes parents, sans attendre ma démobilisation. Ce n'était pas le moins riche : pauvre France !
Je ne m'inscrivis pas en 3e année de Licence, il y avait préméditation. Cela faisait suite à un débat de conscience. Je vivais depuis mai 1940 avec ma G-M âgée et dépassée par les événements. Devais-je rester pour elle ? En aucun cas de figure je ne pouvais la protéger. Ses deux enfants, ma mère à Paris ct mon oncle à Lyon s'étaient un peu remis sur moi pour la garder. A Montpellier après le diner que je prenais avec elle, je la raccompagnais dans sa chambre. Souvent, elle ne pouvait supporter l'idée que je ressorte avec un camarade pour passer une partie de la nuit... Je la revois les bras en croix devant la porte de sa chambre comme une compagne jalouse. Cette scène suivait le maigre repas composé d'une soupière d'eau chaude colorée portant un crouton nageur en surface que la galanterie filiale m'obligeait à lui laisser et suivie de mets de la même eau... Pitance ascétique et face à face plutôt tristounet. Et aussi la querelle du chocolat nous opposait ; elle était "V" et j'étais "J3" soit deux catégories favorisées par Vichy et nous avions droit chacun a une demi plaque de chocolat par mois, soit une grande pour nous deux. Elle était pour le grignotage quotidien et moi pour la goinfrerie une fois par mois pour garder un vrai souvenir de chocolat. Je savais bien que si je partais je ne la reverrais sans doute jamais plusieurs années après.

Ces quelques détails de notre vie seront mieux compris du lecteur s'il se rappelle que nous n'étions pas de la région : ni famille, ni amis, ni argent, marché noir impossible, vertueux par force. De même, la cohabitation avec ma G-M. et les tensions dues à la faim ne m'empêchaient pas d'hésiter à l'abandonner. Mais depuis 2 ans et demi le temps me pesait. J'étais étranger, éloigné, absent des

grands événements de cette tragédie : il n'y avait plus de république Française. Il fallait que je me décide à vivre, à partir, à faire basculer mon destin et pour une infime part celui de ma douce France du zéro vers l'infini. Je décidai de partir le 15 décembre et la veille après tous les adieux je remis une pipe aux Abscons en souvenir, au cas où la mienne propre se casserait.

Chapitre III

Voyages vers TRA LOS MONTES au Portugal

L'invasion de la zone pseudo libre le 11 novembre 1942 fut pour moi un vrai signal rouge, un dernier clin d'œil du destin. Le Maréchal ne se suicida toujours pas. Enfin le 15 décembre 1942 j'endosse un costume pur fibranne cadeau de ma chère G-M ; il accentuait mon allure asportive (a privatif) surtout parce que j'étais bourré d'écharpes, de pulls, d'un veston le tout surmonté d'un béret basque. J 'étais ainsi harnaché ce 15 décembre ; je garderai cette tenue jour et nuit et ne m'en séparerai que 6 mois et demi plus tard lors de mon engagement. C'est un Tunisien qui en héritera, avec deux trous aux genoux et deux aux coudes. La veille au soir ce furent les adieux tragiques avec ma G-M. Aux pensions de famille je déclarai partir pour Castelnaudary entamer des études d'agriculture. Il s'agissait de protéger ma G-M. contre des dénonciations : confiance en personne chez les Vichyssois d'autant moins qu'un des deux tauliers tenait un bistrot près de la gare, fréquenté par l'Occupant.
Une des rares relations que j'avais à Montpellier était un ami, Francis Aron, ancien commandant de char en 1914 qui m'inocula sans doute le virus des chars. En outre il me donna le nom d'un directeur du centre pénitentiaire de Prats de Mollo par où j'avais choisi de passer la frontière : information précieuse.
Faisons le point : j'avais l'itinéraire, presque un laisser passer, l'objectif le consulat de Grande Bretagne où trouver les F.F.L. à Barcelone ; un peu de monnaie, un costume plus un manteau de loden avec un litre de vin dans une poche et j'avais pris un billet S.N.C.F. pour Amélie-les-Bains. C'était décidé. N'était-ce pas plus qu'il n'en fallait pour courir au secours de sa patrie ? Cette pensée me procure encore en l'écrivant des frissons de joie. Je plains les quelques-uns qui devaient partir avec moi : ils ne sont pas venus. Pourtant il y aurait eu de la gloire pour tous...

J'embarquai donc tôt ce matin en gare de Montpellier. A Perpignan correspondance en autocar pour Amélie-les-Bains. Puis à pied pour Prats, heureusement sans bagage. Je marche seul sur la route. Une voiture particulière, à gazogène, s'arrête à ma hauteur. Le conducteur me demande où je vais. J'aurai préféré qu'il passe son chemin, mais le footing devait lui sembler incongru. Je lui réponds "Prats". "Montez" dit-il. En route il me demande si je ne vais pas rejoindre les méprisables mercenaires de de Gaulle ? Je lui réponds tout uniment que je vais voir Mr. X Directeur du centre pénitentiaire. Il le connaissait de nom et tout allait bien. J'ai manqué à mon devoir en quittant sa voiture à Prats sans relever le numéro. Peut-être aurais-je pu le retrouver plus tard devant les chenilles du Rivoli. Je lui dis au revoir et ajoutais in petto "sale collabo".

Je passe donc chez le Directeur en question qui n'appelle pas la police et m'indique un guide à Prats. J'avais la clef des champs (de bataille) en poche. Je cours chez ce guide en citant les mots de passe prévus. Il me détaille d'un coup d'œil et mon allure asportive lui saute aux yeux. Pour franchir la montagne j'étais trop couvert : trop de vestes, foulards, pulls, c'était superflu et gênant. I1 m'explique ce qu'est la montagne avec des patrouilles allemandes et des chiens dans cette nouvelle zone interdite. Je retirai le superflu et payai d'avance le prix demandé (?). Il me fixa le rendez-vous pour le soir même 21 heure derrière tel restaurant ou je mangerai ; mais i1 devra me laisser à 23 heures très près de la frontière, ayant un autre rendez-vous ici à Prats à 24 heures avec un groupe de cinquante pour faire comme moi. Tout s'est passé comme prévu. La seule mauvaise surprise vint de mon étourderie : bien plus tard je me souvins qu'une écharpe abandonnée chez ce guide avait été l'objet de la part de ma G-M. d'une couture spéciale pour y placer 3 petites pièces

d'or. Elle me l'avait dit avant mon départ mais je l'avais oublié. Ou bien cette écharpe a livré son trésor au guide, ou à un tiers ou à la poubelle. En tous cas signe prémonitoire d'un paupérisme inéluctable.
Je n'ai aucun souvenir de ce dernier dîner français. Après ce fut l'ascension en silence et dans le noir, le guide devant moi. Parfois au loin nous entendions des chiens aboyer : nous accélérions le pas et gardions le silence sur fond d'angoisse. Plus tard une cabane de montagne avec cheminée rustique permit d'allumer un mini feu, de se retaper et de reprendre souffle. Quand nous en ressortîmes, le guide me montre la lune et m'explique que sa position va changer puisqu'elle tourne autour de la terre, et ma direction doit s'en écarter de plus en plus. Il insiste sur la direction à suivre, une petite sente. La frontière étant à environ vingt minutes, elle se repère par des petits tas de cailloux équidistants. "Au revoir, bon courage".
Ainsi bien orienté je la trouve cette frontière grâce aux tas de cailloux, comme le petit Poucet. Je m'organise un intermède théâtral : "Adieu la France, Bonjour l'Espagne" en faisant demi-tour entre les deux. J'envoie mon béret en l'air et le ramasse malgré l'obscurité. Ami lecteur, s'il en existe un, il faut me croire, i1 n'y avait personne et la nuit était noire et silencieuse. Avant de me recoiffer je renverse la tête pour interpeller le ciel comme un anti pari de Pascal, et hurle en l'air : « I1 n'y a pas de divinité ni au ciel ni ailleurs. Que je sois foudroyé si je me trompe !». Je reconnais n'avoir pas attendu très longtemps sur cette frontière et être descendu après vers l'Espagne ; mais j'attends ce foudroiement depuis cinquante ans.
Le guide m'avait recommandé de voyager la nuit, de me reposer le jour à l'abri, et surtout d'éviter de traverser les villages, mais de les contourner. L'axe stratégique c'était le consulat de Grande Bretagne à Barcelone et sur les indications de mon copain Buchet de Montpellier il s'agissait de rallier de Gaulle et non Giraud. J'étais donc sur cette frontière tout seul. Aucun condisciple ou camarade avec moi. Ils ont tous continué leurs activités ou études. Bien longtemps après j'apprendrai avec plaisir qu'ils n'avaient pas perdu leur temps à faire la guerre. Quelle minorité nous serions. Cinquante ans plus tard il en reste environ 3000 à avoir choisi la liberté par les Pyrénées. Fréquenter des amis de son âge est ce qu'il y a de plus agréable quand on vieillit sauf pour nous. Si je parle Char on ne peut me répondre que S.T.O, chantier de la Jeunesse, marché noir ou collaboration.
En revenant sur cette frontière je suivais sans le savoir alors le lit du Ter vers Mollo, Camprodon et San Juan da las Abadessas. Il fallait éviter les villages et les gardes civiles.
Je l'ai fait les deux premières nuits mais ma vigilance s'est émoussée ; pas de copain pour stimuler un « a » sportif (a privatif). Ce qui fait que la nuit d'après, à 50 kms de la frontière je me suis fait arrêter.

Chapitre IV

Le Voyage interrompu

Il fait tout noir. Dans la rue principale de San Juan da las Abadessas j'entends derrière moi une porte s'ouvrir, le bruit d'une culasse de fusil qu'on arme et un appel rauque dans ma direction. Pour m'amuser, et je m'amusai peu depuis quelques temps je montai à nouveau un bref intermède théâtral : Je m'arrête, me retourne, ne vois rien, et crie : « Qui ? Moi ? » en restant sur place. Deux Gardes Civiles s'approchent, baragouinent espagnol et me conduisent au commissariat d'où ils sortaient. Main basse sur la bouteille de vin et les provisions de bouche. Interrogé sur mon identité, j'avais tous mes papiers sauf le passeport. Après quoi je suis écroué dans une petite prison communale, celle de Ripoll où je rejoignais quelques Français et des droits communs espagnols. Première confrontation avec le Droit international en temps de guerre : avant le dîner (la comida) il fallait payer ; je refusai ; libertés et provisions confisquées, qu'ils me nourrissent ! Mais les Français déjà sur place me mettent en garde avec vivacité : si je m'entête les geôliers espagnols vont nous refouler tous en France... A peine convaincu, je m'exécute et paye cette cantine, tout en me demandant combien dc temps je pourrais tenir. Le lendemain, solidement encadrés, nous sommes transférés en la Carcel Provincial de Gerona, où je vais pouvoir faire plus ample connaissance avec le monde carcéral du franquisme.

Tout était nouveau pour moi : la prison, les gardes, les gardés. Malgré mon flegme je reconnais qu'être arrêté sans vrai motif, avec tous ses papiers sauf un visa sur passeport, pour un étudiant en Droit cela fait un coup au début.

La nourriture était insuffisante certes, mais les restrictions en France nous y avaient préparés. Les gardes étaient en grande partie des jeunes permissionnaires de la division AZUL en Russie. Ils se reposaient du front russe. Les codétenus espagnols n'étaient plus des Droits communs mais des survivants Républicains de la guerre civile. Certains étaient condamnés à mort depuis quatre ou cinq ans, avec tirage au sort d'un ou deux noms tous les dimanches matin pour être exécuté, et ce depuis ce temps-là. D'autres étaient des vieillards condamnés depuis cette défaite à cinquante ans de prison (qu'ils étaient assurés de ne pas faire entièrement). Enfin il y avait du menu fretin, femmes ou artistes, qui sculptaient depuis leur arrestation des bondieuseries en cire ou en bois, toute l'année vu l'importante consommation des églises espagnoles. Parmi eux certains nous parlaient surtout de l'état de cette prison au début : urinoirs bouchés soit 20 cm d'urine dans la salle ou nous donnions.

En dehors des espagnols, il y avait des petits groupes où se réunissaient des ressortissants de beaucoup de nations de toute l'Europe : Apatrides, un ou deux aviateurs Anglais, Belges, Danois, Français, Hollandais, Hongrois, Polonais, Tchèques. Triste détail ils avaient tous un point commun : reprocher beaucoup à la France. La ligne Maginot trop courte pour les Belges, ne pas avoir voulu mourir pour Dantzig pour les Polonais, Munich et les Sudètes pour les Tchèques. Pour une première approche de la réalité Européenne c'était assez amer. J'avais des copains dans beaucoup de groupes. J'allais parfois dans un coin de la salle pour bavarder avec par exemple des Polonais ; une autre fois avec des Juifs Polonais. Conséquence imprévisible d'une certaine assimilation (bien controversée) entre ces deux groupes j'avais la tête pareillement en feu au sortir de l'un ou l'autre de ces deux groupes polonais, catholique ou juif.

Les plus nombreux étaient les Français ; mais alors le clivage existait par l'argent. Les riches faisaient venir beaucoup de nourriture des cantines extérieures. Comme je connaissais plusieurs de ces fortunés, j'aurais pu quémander à un tel des peaux d'orange, à tel autre des arêtes de sardines mais je méprisais ces aumônes et les laissais à d'autres moins difficiles ou plus affamés.

Mais il faut expliquer plus en détail le monde des Français internés en Espagne. Ceux qui avaient entendus et suivis les conseils de Radio Londres s'étaient déclarés belges, luxembourgeois, jerseyens, suisses, canadiens : ils touchaient un petit viatique tous les mois. Tandis que les Français déclarés Français, étaient les parias malchanceux. Parmi eux figuraient les Officiers et Sous-Officiers de carrière dc l'Armée de Vichy. Ils ne percevaient plus rien depuis l'invasion de la zone libre ; ils souhaitaient atteindre l'Afrique du Nord, non pour faire la guerre à Vichy mais pour percevoir une demi solde. Ils étaient déclarés Français et moi avec, mais par ignorance, n'ayant pas de radio dans la pension de famille à Montpellier. Cette catégorie de Français français semblait favorisée par le nombre de consulats qui s'offraient à elle à Barcelone : le consulat de France = Vichy, le consulat des Etats Unis = Giraud, et le consulat de Grande Bretagne = notre Grand Charles. Trois consulats c'était beaucoup, mais de viatique nulle part. C'est pourquoi un jour nos militaires en civil, Français français réunirent tous les Français de la prison ; ils firent appel à leur sentiment et à leurs pesetas pour constituer chaque mois un fond commun de charité. C'est pourquoi je me suis retrouvé avec de quoi acheter un peu de touron. J'étais entré dans ce pays avec quelques pesetas ; j'en avais prêté et mes petits débiteurs avaient du mal à rendre gorge alors qu'ils recevaient une mensualité. Ainsi tout rentra dans 1'ordre.
Pour en revenir aux consulats j'ai écrit au seul qui m'intéressait, comme mon copain de Montpellier m'avait dit "De Gaulle et pas Giraud" donc à celui de Grande Bretagne vers fin janvier 1943. Environ un mois plus tard je fus convoqué au parloir. Ce fut très simple. Présentation. Ma seule question : encore combien de temps en prison ? Il me fut répondu pas plus de trois semaines. J'insistais sur mon objectif personnel, les chars de la France Libre. Mise au point de 1'existence d'une pseudo famille en Afrique du Nord pour sauver la face de 1'Espagne (vis-à-vis de qui ?) et au revoir. Si tous ces plans se réalisaient un jour ! Je 1'espérais en quittant cet interlocuteur. C'était un remontant formidable qui arrivait à point ; en plus de la guerre, des collègues farfelus nous terrifiaient en prévoyant la descente des punaises dès le printemps prochain.... Déjà la crainte d'être livrés à d'autres punaises en France tant que durait la captivité était fondée car c'était le temps de la visite de Himmler à Franco. Mais en vérité les nouvelles devenaient meilleures pour moi que pour Adolf. Mais il restait toujours la crainte épouvantable d'arriver sur un char peut-être mais après la victoire. En dernier lieu la prison m'excédait : fumer la poussière du sol faute de tabac, dans ma dernière pipe, cela n'avait qu'un temps...
Avant de quitter cette pension de famille franquiste je dois relater un détail savoureux pour un athée. Le dimanche ceux qui le désiraient pouvaient assister à la messe. Bel exemple de largeur de vue espagnole mais en vérité les bigots étaient attirés par une ration double de pain quelle que soit leur vraie religion ! Une boule de pain c'était l'essentiel de noire pitance avec la soupe (eau chaude de couleur variée). Nous restions très peu à ronger notre faim en dehors du ciel. Pour ces occasions de calme et de silence j'avais tracé un échiquier sur une feuille de papier, et sur des petits carrés de papiers une lettre correspondante à chaque pièce. Une partie d'échecs c'était tellement mieux qu'une messe pour charançon. Mais ces crayonnages devinrent suspects aux gardes. Le jeu fut saisi et détruit ; c'était peut-être un plan d'évasion ?

Tels qu'ils étaient ces dimanches matin occasionnaient chez les non catholiques le reniement de l'esprit pour satisfaire l'estomac et pour les autres ils montraient la collusion avec le franquisme.

Par la visite d'un certain Capitaine Valin, je fus effectivement libéré vers mars 1943 avec 4 ou 5 codétenus. Qu'il en soit remercié par la présente ainsi que du repas offert. Première pizza, premier « arroz a la valenciana » et dans un restaurant civil. Toujours sous surveillance mais sans menotte nous partîmes pour Barcelone en train. A 1'arrivée nous retrouvons la ségrégation : le Ritz ou équivalent pour les Français étrangers, et des pensions de famille étriquées pour les Français français ; Pension Cisneros, Caille Cisneros pour votre serviteur.

Mars 1943
Sortie de prison

Au demeurant mon aspect était peu engageant. Ayant laissé repousser ma barbe après avoir été tondu à l'arrivée à Gérone, je fus repéré la veille de notre libération et à nouveau rasé et tondu comme à l'arrivée ; mon aspect était navrant même sous la tête ; ma G-M. m'avait offert un costume à Montpellier et depuis la fibranne n'avait pas tenu aux coudes ni aux genoux, surtout qu'à Gérone je le gardais nuit et jour. J'avais quatre trous et cela rappelait un général.

Point d'argent, pas d'allure, mais en liberté surveillée. Mais beaucoup plus d'appétit et de tentation qu'en prison : j'étais dans la force de l'âge. Je découvrais Barcelona, Tibidabo Barcelona, Paseo de Gracia, Avenida de la luz, Rambla Colon, Barrio Chino. Dans ce marché aux puces quelques mouchoirs ou chaussettes usés se transformaient pour nous en quelques suppléments : touron, noisettes. En effet nous ne bénéficions plus de l'aumône mensuelle des Français étrangers. Tout cela ne compensait pas les attentes interminables des repas dans ces petites pensions :13h30 et 21h. Ces décalages horaires furent pour nous le moment où la faim nous tenaillait le plus ; nos promenades nous menaient au hasard devant des pâtisseries et nous croisions des femmes ; nous avions plus de tentations qu'en prison et comme tout est relatif…

Devant nos regards écarquillés il y avait des femmes tondues : je me trouvais moins anormal. Le moral remontait. Nous étions retardés mais libres avec un fol espoir au bout. C'était le moment de Pâques, il y avait des queues interminables devant les pâtisseries pour acheter des pièces montées en nougatine de très grande taille et d'un prix correspondant à deux mois de travail d'une vendeuse foraine. Je ne pouvais que souligner l'aspect négatif et anti social de ces fêtes religieuses.

Avec un collègue de pension et de prison nous avions fait connaissance d'une famille espagnole non franquiste ; il y en avait mais peu. Ces gens nous offrirent à chacun une plaque de chocolat d'environ un demi mètre carré. Je dois avouer l'avoir liquidée sitôt rentré dans ma chambre. En dehors de ces braves gens j'ai note chez les Espagnols une hostilité générale contre la France, qu'ils fussent rouges ou blancs : les premiers pour ne pas les avoir assez aidés pendant la guerre civile, et les seconds pour avoir trop aidé les premiers.

Pour conclure j'étais parvenu à Barcelone grâce à un contact avec un émissaire de la France Libre ; la prison c'était du passé, et les nouvelles de la guerre s'amélioraient. Chaque jour qui recommençait ajoutait à notre impatience, mais comme la guerre était loin d'être gagnée notre hantise d'arriver âpres la bataille s'estompait. En fait une mystérieuse Agence de voyage nous préparait un merveilleux cadeau : le départ, et c'était la Croix Rouge ... (En remerciement 50 ans plus tard j'y travaille comme bénévole à Abbeville).

C'est en effet parmi l'un des premiers convois d'Espagne que nous avons pris le train à Barcelone pour Madrid, Marvao (?) frontière portugaise ; Setubal, Gibraltar, Casablanca courant avril 43. I1

parait que Franco nous échangeait contre des sacs de blé fournis par Washington. Nous n'y avons pas trouvé de déshonneur.

Chapitre V

Reprise des voyages

J’étais bien sur la liste des heureux appelés à participer à ce convoi, et mon entretien avec l’émissaire de la France Libre avait été sincère et fructueux. Je me sentais irradié d’une grande joie. Plus de Gardes Civiles dans ce train express qui roulait vers Madrid, soi-disant ; mais nous ignorions l’itinéraire exact. La Croix rouge nous avait distribué des cartes interzones pour écrire à nos familles sur notre état de santé, seulement. Pour en revenir aux sacs de blé qui nous ont libérés, cette transaction nous parait évidente maintenant, puisque Adolf ne pouvait fournir de blé... Que cette brève pensée serve de remerciement aux négociateurs. Je devenais un tout petit pion actif dans le déroulement des événements.
Après Madrid nous avons compris que nous roulions vers le Portugal. A chaque tour de roue la confiance en nous, la joie nous emplissait de plus en plus. Encore une petite heure d’angoisse à l’arrêt à la frontière et puis OUF ! le voyage reprenait et deux militaires à cheval dans la campagne nous saluèrent ostensiblement ; et ce ne pouvait plus être des Espagnols car ils saluèrent le bariolage crayonné sur nos wagons : croix de Lorraine, vive de Gaulle etc. Terminus à Setubal au sud de Lisbonne, et nous sommes embarqués rapidement sur un rafiot français : Gouverneur ou Général Lépine ou Sidi Brahim je ne me souviens plus. Mais dans cette joie ambiante une nouvelle contrariété vient nous assombrir. Marchant dans une coursive que voyons nous par un hublot intérieur ? Dans ce mess d’officiers de Marine étaient accrochés les portraits de Philippe et de Darlan, Maréchal et Amiral abhorrés ! Avoir tant perdu de temps, tant subi de privations et d’humiliations et revoir ces têtes détestées, c’était beaucoup, et c’en était trop, d’où vif accès de découragement parmi nous. Combien étions-nous au fait ? Le convoi comprenait environ cent cinquante personnes dont 5 à 10 femmes, une majorité de "vieux" parmi lesquels les officiers et sous-officiers en demi-solde qui recherchaient une autre zone libre en Afrique du Nord, et une cinquantaine de jeunes pas encore mobilisés. De ceux-là j’étais ; mais tous n’étaient pas pareillement choqués, à rager ! C’est qu’ils ne comprenaient rien ou qu’ils n’étaient pas motivés autant que moi et une dizaine d’autres : nous ne cherchions pas une zone libre bis mais une France Libre.

Le navire nous amène à Gibraltar ; dans ce port nous sommes mouillés quelques heures au pied du "Rocher" et nous voyons défiler deux interminables convois anglais qui me font comprendre de visu ce qu’est la maitrise des mers britannique. Cela finit de nous rassurer. Nous arrivons ensuite à Casablanca.

Les événements qui suivent vont justifier les conseils de mon copain Buchet, l’abscons : De Gaulle et pas Giraud. Le groupe descend du rafiot et de ses deux portraits honnis. Nous sommes reçus avec fanfare par un amiral vichyste et ce fut le moment de tous les dangers. Il nous souhaite la bienvenue et nous garantit le choix des armes : terre, air ou mer. A pas plus de dix nous hurlons aussitôt "choix des armées". Très mauvais effet sur ces militaires. Mais après deux ou trois jours ils pensaient nous avoir convaincus ; ils faisaient passer et repasser jeeps et camionnettes américaines fraichement débarquées, devant nos yeux ébahis. Ce spectacle et sa signification avaient une certaine similitude avec le manège racoleur de ces dames du Bd. Sébastopol.

Malgré cela et les menaces de nous envoyer au bagne du Transsaharien existant ou pas, et après avoir parlé aux gradés qui avouaient les principes pétainistes de cette armée, nous restâmes encore une quinzaine de fortes têtes inébranlables, et finalement nous fûmes embarqués dans des wagons de marchandise pour Marrakech encadrés par des Sénégalais baïonnettes au canon. Sans doute comme déserteurs ? Tout allait il devoir être recommencé ? Tenter de traverser le désert pour rallier nos amis en Tripolitaine ? Non. Une mission gaulliste alertée de l'arrivée d'un convoi de Français venant d'Espagne, se pointa à Casablanca et nous fit revenir. Je pus ainsi m'engager librement avec à peu près une dizaine de camarades sur tout le convoi. Nous devions rejoindre les F.F.L d'ici I5 jours dans le sud tunisien. Ce fut donc une semaine de vacances l'esprit libre, permission bien méritée depuis le départ de France. Les cheveux repoussent, mais les quatre trous s'agrandissent. Je me procure une mini croix de Lorraine, pas encore de pin's, pour l'accrocher à la boutonnière.
A Casablanca avec un ou deux collègues nous rendons visite à un sympathisant gaulliste logeant en étage dans un immeuble. Nous montons l'escalier et croisons sur un palier une femme et sa fille qui descendaient. Cette femme a dû repérer nos mines patibulaires et faméliques et surtout la petite croix de lorraine ; Elle crie à sa fille "Attention, écartes toi de ces voyous communistes et gaullistes". Je suis resté sans voix mais non sans mémoire pour ce contact avec les Français d'Afrique du Nord. Quant à elle, elle dut enfouir profondément dans l'oubli total son exclamation.

Une autre fois j'entrai dans un cinéma et en m'asseyant sur un siège j'écopai de morpions et j'attendis quelques longs jours un infirmier sauveur et son onguent gris.

Nous sommes finalement partis en camions pour le sud tunisien et j'ai pu signer un engagement en bonne et due forme aux F.F.L. le 3 juin 1943 à compter du l5 décembre 1942 en choisissant le 501ème.R.C.C. à Kairouan. Comme pour marquer la fin des voyages civils, un brave Tunisien comprenant que je m'engageai m'offrit une certaine somme d'argent (?) pour racheter le costume deux pièces quatre trous : j'acceptais aussitôt.
En résumé j'ai mis cinq mois et demi pour rallier la glorieuse armée française de mon choix, librement puisque je n'ai jamais été mobilisé (ce qui ne m'empêchera pas d'être démobilisé en juillet 45). Vu mon grand âge actuel je donne un bon tuyau aux jeunes désespérés de faire leur service militaire de nos jours : après trois ou quatre mois de prison l'armée semble merveilleuse.

Mon objectif était atteint. Mes vœux les plus chers réalisés, et tout cela sans moyen exceptionnel sinon de la persévérance. Certes j'arrivais largement après la bataille de Tunisie mais pour monter dans un métro à Paris ne faut-il pas rater le précédent ?

Chapitre VI

Voyages en soldat en Afrique

Août 1943 à Tripoli

Je suis chasseur de 2e classe et je fais mes classes à Sidi el Hani dans le sud Tunisien. Les hommes et les officiers étaient en majorité des gens d'Afrique du Nord. Nous étions en très petit nombre à venir de France directement. C'était l'armée d'Afrique. La discipline n'était pas de fer ; mais là-bas les têtes avaient parfois du mal à comprendre et dans ce cas il existait une punition coloniale qui consistait pour le coupable à être enterré debout jusqu'à mi-corps pendant 24 heures et à souffrir du froid de la nuit et du soleil. Ayant accepté de jouer au bridge quelques fois avec des sous-officiers j'ai échappé à cette punition et bénéficié d'un surcroit de tranquillité.

Un clin d'œil du destin me revient en mémoire. Un camarade Français de Tunisie m'invite à passer le week end chez ses parents à Sfax. Il faut préciser que le temps nous semblait de plus en plus long d'attendre avant de partir rejoindre les troupes F.F.L. stationnées en Tripolitaine. Lassé d'attendre, quoique sans permission régulière, j'accepte et nous avons passé un intermède réconfortant dans sa famille. Nous rentrons le lundi matin pour trouver un branle-bas le combat : Le camps déménageait. Mon absence repérée j'avais été inscrit sur la liste noire des déserteurs. Le camion où je devais prendre place venait de démarrer. Me voici plongé à nouveau dans l'angoisse. Ma légèreté allait-elle compromettre mon objectif essentiel ? Enfin je reçois l'ordre de monter dans le dernier camion. Et savez-vous ce qui arriva ? Le camion où je ne suis pas monté sauta sur une mine allemande, avec des morts... A l'arrivée à Sabratha, oasis en Tripolitaine, il n'était plus question de mon escapade.
Alors ce fut l'école de conduite de char sur les Crusaders anglais. J'étais heureux d'avoir réussi à faire ce que j'avais toujours désiré. Pour être sûr d'être nommé conducteur il fallait absolument que j'obtienne ce permis dc conduite char. J'avais obtenu la complicité d'un infirmier et ainsi la veille de l'examen j'ai appris par cœur le tableau des lettres petites et moyennes à déchiffrer pour cet examen.
Nous étions en tenue anglo coloniale : chemise et short beige clair, large ceinturon blanc et leggins kaki entourant le haut des bottines. Une fois par semaine nous pouvions avoir une permission avec le départ après le déjeuner en camion pour le bord de la mer. Il suffisait de laver notre tenue le matin pour qu'elle soit sèche et propre pour la revue des permissionnaires : le désert avait donc un petit bon côté.
Une fois au lieu d'aller nous baigner nous avons assisté à un concert donné par Jean Sablon dans les mines d'un théâtre antique ; au retour un coup de sirocco remplissait de sable les bouches des petits gars debout à l'arrière des camions. Une autre fois nous arrivions à Tripoli et nous sommes initiés aux délices de la N.A.A.F.I. (Navy, Army and Air Force Institutes) par des achats essentiellement superflus et sportifs (raquette etc.).
Un soldat français n'aura jamais les mêmes besoins que son homologue britannique. Mais pour ce qui était des tarifs ils étaient en rapport avec nos payes. Socialement parlant cela représentait une centaine d'années d'avance par rapport aux prix de marché noir qui nous attendaient en France.
Après cette période désertique de quelques mois nous repartons vers l'ouest pour Casablanca ; nous quittons Montgomery pour Patton et les Crusaders pour les Chars américains. Nous revenions au Maroc non en costume civil à quatre trous mais en uniforme, ce qui impressionne toujours les populations. Le général. Giraud avait été squeezé d'Alger...
Nous avions quitté la tenue anglaise pour l'uniforme U.S. Il y eut des collègues qui gardèrent le short et le ceinturon en souvenir. Ces objets tentèrent des soldats d'autres unités d'origine non F.F.L. qu'il fallait souder avec nous pour étoffer la future D.B. Certains se servirent de ces souvenirs pour épater les Anglaises et faire croire qu'ils étaient F.F.L. Quant à moi il ne me reste que la photographie.
A Casablanca nous déballons une division blindée américaine livrée en caisse. Selon nos traditions militaires, le chasseur de deuxième classe nommé conducteur que j'étais fut affecté à l'ouverture d'une caisse contenant une remorque de jeep. Un beau jour pourtant on nous amena devant notre cadeau de Noël plus étriqué que ce que nous espérions : Un char, oui ! mais un léger avec un mini

canon de 37mm ! D'abord la déception sur les visages puis contre mauvaise fortune bon cœur. Nous fûmes constitués en équipage pour servir ce modeste engin :

Chef de char : adjudant Pillet
Tireur : chasseur Thonon Théo
Conducteur : chasseur Foult G.
Aide conducteur : chasseur Reix J.

Nous faisions partie de la quatrième Compagnie du 501ème R.C.C. Notre compagnie était composée de chars légers "Honey" M3A3 tandis que tous les autres engins du régiment étaient des chars moyens, Sherman, avec des canons de 76mm. Pour nous réconforter seuls les chars servis par les régiments issus de la France Libre eurent le droit de porter comme nom celui d'une Victoire de l'Histoire dc France, les autres des noms de ville ou de provinces françaises. Nous ce fut le Rivoli. Lorsque nous en primes possession nous ne pûmes que regretter l'absence des snow boots et des quatre puissantes torches électriques. Quelques jours après nous étions rassurés en constatant au cinéma que les ouvreuses les utilisaient. Un chasseur de deuxième classe ne conclue pas. Ce travail de manutention se terminait mais j'en garde en souvenir qu'il produisait un brassage de sable ocre sur la plage où les caisses avaient été posées après leur déchargement, et qu'une poussière rouge se formait. Je n'aurais jamais cru que l'enfantement d'une division blindée put ainsi teinter un couchant de soleil marocain.
Tant privés de notre pays et de nos familles nous ne demandions que peu de permissions de 24h. Pourtant une fois nous fûmes invités, un camarade A. Raphael et moi, par la famille Lantz dans sa belle villa d'Anfa. J'ai encore une photo que notre hôte m'a donnée : il avait photographié W. Churchill lors de la conférence d'Anfa.
Nous campions dans la forêt de Temara et sous les bois ce fut toujours l'école de conduite sur le Rivoli. Nous y avions pris l'habitude des scouts de nous réunir le soir après le souper, autour d'un feu. Les plus doués chantaient. En particulier Santucci André dit Dédé à la belle voix de basse. Cela nous rappelait le pays et l'avant-guerre. Dédé s'était spécialisé dans "Mississipi" où il excellait. Je ne l'entends depuis lors jamais sans émotion et sans une pensée pour ces lieux et temps lointains. Il y eut aussi Sylvain Adolf qui organisa une chorale parmi nous ; malgré mon absence de qualité vocale j'en fis partie ; je pus ainsi échapper à certaines gardes et prendre un peu de bon temps dans les déplacements.
Survint alors un événement marquant : il fut question à Casablanca d'une certaine agitation dans la ville indigène, au Bousbir. Nous avions aussi peu de rapport avec les colons qu'avec les Arabes. Nous ignorions les causes de ces troubles. Mais un matin la 4ème Cie reçoit l'ordre de s'installer en ville tout autour de l'enceinte du quartier indigène. Le Rivoli se trouvait devant des arcades à la hauteur des Galeries Lafayette (encore une évocation). Au début tout va bien, il s'agit de vérifier si les passants ne portent pas d'armes ; les fatmas acceptaient même nos palpations avec le sourire. Puis une rumeur se répandit que d'ici la fin de la journée ordre nous serait donné d'entrer dc force dans le quartier indigène et d'y mettre tout à feu et à sang. Ce n'était qu'une rumeur, mais cela a suffi pour déclencher chez plusieurs d'entre nous la même réaction. Il semblait y avoir comme une erreur sur notre utilisation, un abus de confiance par rapport aux motivations de notre engagement. Nous nous étions engagés pour bouter les boches hors du Pays, mais non pour mieux asseoir les colons d'Afrique du Nord presque tous pétainistes. Nous avons alerté nos officiers de notre détermination de ne rien faire dans un certain sens. Ce n'était pas un chantage à la mutinerie mais une sérieuse mise en garde, renforcée du fait dc la présence de l'armée américaine qui ne manquerait pas d'apprendre que son matériel allait être employé pour autre chose que la libération de la France. Ces confidences faites à temps durent être rapportées en haut lieu car en fin d'après-midi ordre nous fut donné de rentrer au camp et non dans la Medina. OUF !
Il fut question pour moi d'aller à Cherchel près d'Alger à l'école d'officiers ayant suivi la P.M.S. en 1939. Comme il n'y avait aucune chance dc retrouver ma place dans l'équipage du Rivoli quand

je sortirai dc cette école, j'abandonnais cette idée et il me parut plus astucieux de faire la guerre comme deuxième classe, mon père l'ayant bien faite comme caporal.
Nous espérions tous quitter l'Afrique ; l'entrainement était en bonne voie d'être terminé et nous pressentions que l'épicentre de la guerre allait se situer en Angleterre. Le moral risquait de se dégrader si nous restions inemployés en Afrique. Par exemple la discipline se gangrenait, témoin cet épisode. Il n'y avait plus de règlement écrit au sujet des repas par exemple, surtout pour le noyau de la colonne Leclerc qui venait du désert ; une seule nourriture, les conserves anglaises, pas de popotes ni de mess. C'était un état de fait merveilleux et idéal qui sortait enfin des traditions obscures et millénaires des mess pour officiers et sous-officiers. Mais à la fin du séjour au Maroc le mess fut rétabli. Ceci explique d'ailleurs pourquoi il nous tardait tant de faire une guerre de mouvement qui exclurait par principe tout mess. Toujours est-il que j'étais de garde et sentant venir la corvée de servir le mess, j'avertis un supérieur que j'étais très maladroit (c'est toujours vrai). Rien n'y fait ; je n'y coupe pas et en apportant des plats je fais tout choir presque sans le faire exprès, d'où plus de corvée. Quel niveau inhabituel ces deuxièmes classes étudiants !

Pour rester dans cette ambiance culinaire j'ai un autre souvenir de ce campement de Temara. Le responsable des cuisines était enfant de l'Auvergne ; très noir de poils, cheveux et sourcils et d'ongles. Il n'avait qu'un défaut la méconnaissance totale de l'anglais. Il s'était pourtant accoutumé au ravitaillement anglais, mais quand nous avons intégré l'armée Patton, le ravitaillement changea de l'anglais à l'américain et il perdit sans doute pied. Un soir le diner comporta de la soupe, mais notre chef cuistot prépara cette soupe avec le produit d'un carton marque Soap, qui donnait des bulles dans ce potage savonneux. Bonne occasion de chahut avec nos gamelles que le lieutenant N… essaya de calmer en invoquant l'incident technique ; selon moi il s'agissait plutôt de l'insuffisante pénétration de l'anglais en Auvergne. Enfin arriva l'heure du départ. Nous ignorions notre destination, sans doute pour éviter nos indiscrétions, c'est-à-dire des fuites. Nous espérions que ce serait l'Angleterre et non l'Italie. Ce fut une fiévreuse semaine qui se termina par un long cheminement on plutôt chenillement le long du port jusqu'à un L.S.T. (Landing Ship Tank) conçu pour embarquer cent véhicules à roues sur le pont et soixante-dix chars dans la cale. Les trois quarts de la 4ème C^{ie} trouvent place dans l'un de ces navires. Nous restons sur le quai comme des ballots et nous devons embarquer sur le L.S.T. suivant où un autre régiment de chars, le 12ème Chasseur je crois était en cours d'embarquement. Le plus haut gradé de notre groupuscule était l'adjudant Legrand, alias Jean Nohain, Jaboune, sergent débonnaire parmi ses diables de Pyrénéens. Nous resserrons les rangs autour de lui plutôt que de fraterniser avec l'autre régiment d'Afrique. Pour l'arrivée à destination que nous savons maintenant être l'Angleterre il signe à gogo des permissions, et il nous apprend des chansons égrillardes qui serviront sous peu.

La traversée dure une bonne semaine et nous sommes début avril 1944. Nous nous sentons en sécurité sur ces navires, armés de quatre batteries de tubes octuples Bofor (canons antiaériens) à bâbord, et autant à tribord ; et pour dissuader des piqués aériens une saucisse au-dessus de nous avec un filin qui la retient au navire et qui sert de collet dissuasif ; et enfin une alerte et tirs nous les matins. Nous sommes passés à 1000 kms de Brest mais n'avons eu aucune alerte aérienne ni sous-marine. Le convoi s'étendait jusqu'à l'horizon et au-delà, une escadre nous escortait. Comme je n'avais pas le mal de mer je partageais avec un autre pied marin Daniel P ... un supplément de conserves que nos camarades malades de la mer nous laissaient généreusement.

Chapitre VII

Voyages en Grande Bretagne

Toute cette traversée nous amène à atterrir à Swansea au Pays de Galles. Nous conduisons les chars sur des wagons plateformes. Ils partiront jusqu'à Hull dans le Yorkshire où nous les rejoindrons le lendemain.
Mais je dois raconter un nouvel intermède théâtral qui s'est passé à Swansea : Le groupe du l2e.Chasseur le plus nombreux défile dans les rues au pas cadencé, coiffé du casque américain ; il chante les airs martiaux traditionnels et est applaudi gentiment par les Anglaises sur les trottoirs. Cependant qu'à 50 m derrière, nous suivions sans alignement ni pas cadencé, resserrés autour de Jaboune et chantant ce qu'il nous avait appris sur le bateau, par exemple « Chambre à louer, disait une blonde... ». Et pour mieux nous distinguer nous portions le béret puisque les troupes F.F.L. avaient reçu le privilège de se battre avec leur coiffure de tradition. C'est ainsi que nous avons déambulé et chanté, les anglaises nous applaudissaient sans peut être tout comprendre. Ensuite tout cela se disloqua et nous marchions simplement sur les trottoirs vers la gare ; mais alors il se passa un grand élan : curieuses et insatisfaites depuis Hastings (1066) les Anglaises revoyaient enfin des soldats français et elles avaient de quoi être émues. Ce fut sans doute pourquoi à la faveur d'une porte cochère elles prenaient chacune un de nous par le bras et nous tiraient un peu à 1'intérieur et nous demandaient : "How do you kiss french ?". Trop rapidement nous les renseignions à ce sujet et reprenions hâtivement et à regret notre marche. L'Entente Cordiale avait encore de belles heures devant elle.

A l'arrivée à Hull j'ai eu un moment de honte et ai senti le rouge sur mon front. Le train ne transportait que des Français et ils ont laissé les sanitaires qui étaient propres à Swansea dans un triste état. Incorrigibles ces Gaulois et pas de remontrance de la part des gradés.
Nous étions campés près de Hull. Ecole de tir et de conduite pour nous occuper. Nous remplacions des unités polonaises libres qui, d'après la population, ne laissaient pas d'excellents souvenirs ; mais cela n'empêche qu'ils se soient battus comme des lions par la suite. Pour nous autres, avant même de demander ou d'obtenir des permissions nous étions l'objet de coup de téléphone adressés au P.C. à partir de jeudi chaque semaine par des familles anglaises. Elles demandaient à nos chefs de mettre de côté des permissionnaires pour les recevoir chez elles le prochain Week End. Il s'agissait d'une association qui se créait : les 4 F Friends of Free French Forces (les amis des F.F.L.). Pour moi c'était merveilleux de représenter notre chère France. Si nous étions d'accord nous arrivions chacun chez notre hôte le samedi matin. Il nous arrivait même de nous promener avec la jeune fille de la maison, étudiante ou pas, mais toujours avec des French Letters dans le sac.
Nous avons vu alors ce qu'était un pays en guerre ; après avoir tenu bon contre Adolf jusqu'aux réveils Russes et Américains, ils ont fait ce qu'i1 fallait pour la gagner. Les Anglaises travaillaient à la place des Anglais mobilisés vraiment, sans affectés spéciaux comme chez nous en 1939. Ainsi je rencontrais une jeune conductrice de bus achetant pour le week end deux casiers de bouteilles de bières, que j 'aidais à porter. Nous étions environ fin mai 1944.lors d'une visite tardive chez cette charmante conductrice, nous entendons des avions dans la nuit ; en confidence sur l'oreiller je lui avoue en franglais préférer ma place à celle du pilote...

Si je me livre à un examen de conscience militaire je trouve deux blancs : ni punition ni promotion. Mais voici une nouvelle œillade du destin : lors des revues de matériel le tireur était responsable de toutes les armes, 1'aide conducteur du train de roulement, le conducteur du moteur, et notre chef de char adjudant-chef Pillet planait plutôt. Au camp de Hull conçu par les Anglais, il y avait une installation d'incinération des ordures et des tinettes. Une fois j'étais de garde et nommé de corvée d'incinération. Peu accoutumé à quémander des passes droits cette fois je m'y suis vu contraint par égard pour le chef de char, car le lendemain il est annoncé une revue des moteurs en présence d'officiers américains et la garde finissant à l'heure de la revue pas question de nettoyer le moteur ni à la brosse à dent ni autrement. Je vais donc trouver notre chef de char et lui explique qu'il doit me faire exempter de garde pour cette fois, s'i1 veut que je nettoie le moteur en temps voulu. Mais je l'importune et il refuse d'intervenir. Mais le destin veillait sur moi, j'arrive donc devant l'incinérateur avec l'essence amenée par plusieurs gouttières ; celui que je suis tenu de remplacer est un français musulman en train de pousser des grands cris, il tient un récipient d'essence enflammée, il ne tient plus et jette le tout en l'air, et c'est moi qui reçois ce mélange sur la main qui protégeait ma figure ; elle est brulée un peu. Conclusion, je suis soigné, exempt de garde, de corvée et de service quelques jours. Le soir arrive et narquois je viens saluer l'équipage restant du Rivoli ; ils sont affairés autour du moteur ; en voyant l'adjudant-chef au boulot j'ai une forte envie de rire sous le sérieux du visage.
Quelques semaines après nous étions au début du mois de Juin et Hull se trouve au nord proche de la frontière écossaise et les gardes nocturnes étaient très brèves. C'était assez agréable ; nous étions le jour J-l, j'étais de garde et au crépuscule j'ai vu et entendu des attelages avion et planeur se diriger vers le sud, notre pays. Et le lendemain j'ai entendu à la radio discourir Eisenhower avec quelques mots français. C'était arrivé et nous n'en étions pas ! Une explication technique pour nous consoler, pas de blindé amphibie aux Français.

Enfin ce fut le départ pour la côte sud ; à Bournemouth le camp en pleine forêt et au secret.

Fin mai 1944
Bournemouth avec l'armée Patton

Dans cette forêt, les chars camouflés, nous arrivons en file indienne pour être logés dans de grandes tentes Marabout, à quatre côtés. Nous étions dix par côté soit quarante hommes par tente.

J’étais dans les derniers de la file et nous restions une dizaine devant la dernière tente montée qui venait d’être entièrement attribuée. Intervention d’un de nos officiers : "Serrez-vous et tous seront logés“. Sitôt dit intervention d’un grade U.S. contredisant aussitôt : " que les dix derniers attendent, une nouvelle tente va être montée immédiatement". Enfin le détestable "démerdez vous" battu en brèche.
Une autre anecdote : c’était quelques temps avant de quitter Hull. J’ai eu une altercation avec un gars de la Compagnie, je ne sais plus à quel sujet. A bout d’argument, il m’insulte. Une heure après je vais le trouver et lui propose de nous battre au pistolet le lendemain matin de bonne heure ; les conducteurs ayant un Colt comme arme réglementaire. Une heure après c’est lui qui vient me trouver et s’efforce d’écraser l’affaire en s’excusant. Amen. J’avais proposé cette solution, n’ayant rien à perdre nous devions bientôt débarquer en France et donc risquer nos vies. Et je ne pouvais survivre à cette guerre avec un affront non lavé qui aurait pesé d’une manière insoutenable le restant de mes jours. Le lendemain matin 1’officier de service a évoqué cet incident en taisant les noms et il s’est félicité qu’il se soit terminé dans 1’honneur. Quant à mon adversaire de quelques heures, par la suite chargé du ravitaillement en essence, il devint un bon camarade et m’a toujours eu à la bonne.
Pour revenir à la forêt de Bournemouth, j’ai relevé alors un curieux comportement de la part dc certains d’entre nous ; une cuisine était installée au centre du camp et nous passions devant avec nos gamelles divisées en plusieurs compartiments. Dès notre premier repas nous avons découvert une nouveauté : de la purée de cacahuète, hautement calorique. Certains plus anxieux ou plus affamés, jugeant qu’ils n’avaient pas été assez servis repassaient et en reprenaient. Ensuite ces Français ont compris à la première cuillerée qu’ils avaient eu les yeux plus gros que la bouche : c’est ce que j ’appelle la fièvre obsidionale de 1870.

Enfin comme tout arrive nous embarquons fin juin ou début juillet sur un L.S.T., vieille connaissance. Pour garder le moral pendant la traversée je me souviens d’une discussion avec un de nos jeunes officiers, le Lieutenant L... Nous plaisantions sur le charme de ces voyages qu’il nous vantait. Je lui rétorquais que ce qui enlevait tout le plaisir de ces voyages était justement de ne pas les faire seuls mais enrégimentés dans le troupeau. A quoi il répondait "Au contraire quelle chance est la vôtre, vous n’avez rien à décider". I1 ne comprenait pas que c’était justement ce manque de liberté qui diminuait le plaisir des voyages. Nous étions chasseurs de deuxième classe d’une part, et de l’autre, étudiants, engagés volontaires, Français Libres ; en résumé nous nous sommes toujours considérés comme citoyens soldats et non militaires. Je ne peux pas généraliser, mais je parle au nom de l’équipage du Rivoli et de quelques autres. Je rappelle que notre chère armée ne nous a jamais mobilisés. Et je reconnais qu’il y avait parmi nous des amateurs de casse-pipe moins encombrés d’idéalisme. Ils iront ensuite en Indochine après la victoire. I1 y avait de toute la France dans notre division, même physiquement : chez les conducteurs des chars plusieurs étudiants moyennement on pas baraqués, et beaucoup de costauds chez les conducteurs de camions.
Nous traversons la Manche et débarquons à Utah Beach. Sans vouloir imiter un Pape qui l’a fait après moi j’interromps quelques secondes le débarquement des chars derrière moi en m’arrêtant sans ordre ; c’était juste pour descendre du char, m’agenouiller non pour prier mais pour baiser ce sable. Notre progression aurait été ralentie si tous avaient fait de même. Depuis les derniers rochers de Prats de Mollo, sol occupé jusqu’à ce sable libre cela faisait vingt mois ; mais cela faisait quatre ans que je ne foulais plus une parcelle libre de notre chère France.

Chapitre VIII

Voyages de reconquête

N'étant pas chroniqueur militaire et vu que tout a été écrit sur cette campagne de France, je ne relaterai que des détails savoureux ou étranges.
En fait j'obéissais aux ordres de l'adjudant Pillet brave type, belge et plus âgé que la moyenne. Il avait rallié la Fiance Libre avant El Alamein et avait rapporté d'Egypte un fanion tricolore à la croix de Lorraine offert aux F.F.L. par la colonie Française du Caire. Nous l'avions installé sur l'antenne du Rivoli.
Ces ordres étaient surtout directionnels : moteur en route, en avant et puis dans les carrefours : Six heures : tout droit, six heures cinq ou dix ou quinze ou vingt ou vingt-cinq selon les différents angles des virages à droite, et de même six heures moins cinq etc.… pour les virages à gauche et enfin, le demi-tour avec six heures et demie. Nous communiquions grâce à un interphone laryngophone sur les oreilles et au cou. C'est ainsi que je recevais les ordres, sans compter pour les urgences des coups de pieds dans le cou provenant des gens de la tourelle, chef de char ou tireur. Cette technique s'imposait surtout en combat avec les sièges enfoncés et les couvercles rabattus pour laisser le canon et la tourelle pivoter. Moi-même et l'ami Reix aide conducteur n'avions plus chacun qu'un petit épiscope pour voir et nous orienter ; nous réalisions mieux la direction à prendre avec ce système des six heures et les aiguilles placées sur un cadran virtuel.

En résumé le chef de char ordonnait au tireur T. Thonon de tirer, au conducteur G.F. d'avancer sur tel axe. Il ne donnait que peu d'ordre à l'aide conducteur qui était pourtant à la tête d'une double commande et d'une mitrailleuse avant, mais il ne se mêlait pas de conduire ainsi qu'il l'expliqua avec humour à notre Général lors d'une revue en Grande Bretagne. Le Général Leclerc peut-être par distraction passe devant moi sans rien dire ; il s'arrête à gauche du Rivoli. Tout l'équipage était au garde à vous autour du Rivoli. Il demande à Reix "Où avez-vous appris à conduire ? "Par correspondance mon Général !" Il me fut difficile de réprimer une rigolade au milieu de la revue.
Notre section commandée par le Lieutenant L … comportait 3 chars directement sous les ordres du Lieutenant lui-même, plus 2 chars sous les ordres de notre Adjudant Pillet a bord du Rivoli ce qui explique que tous les chars avaient la radio.
Pour faire original nous avions aussi écrit certaines pensées sur les flancs du Rivoli, à la craie et en petits caractères. C'était surtout pour nous faire rire : To beans or not to beans ; souvenir des conserves U.S. durant la traversée Casablanca Swansea ; et puis aussi sous forme de n° de téléphone : "Allô ! Allô ! ici Rivoli 88 00", pour faire le point entre le blindage léger du char et le calibre efficace d'un canon de sale réputation.
Nous étions donc dans le Cotentin, à la traine des Américains. Les Allemands essaient de sortir de la nasse Caen Ecouché et tentent de couper Patton en deux en attaquant en direction de Granville. Notre Général se démène au Q.G. américain pour intervenir. Nos flegmatiques alliés lui répondent sans doute « Ne t''en fais pas ! ». En effet notre colonne s'arrêta, tout le monde sur le pont, mettons sur la tourelle, sauf les conducteurs. Ils distinguent à la jumelle la poussière soulevée par les chars ennemis, et après avoir arrêté nos moteurs nous pouvons entendre leur grondement. Et puis, comme dans un exercice du temps de paix, des avions Mustangs sont dans le ciel, et comme des oiseaux de proie, ils choisissent chacun leur char et les voilà qui piquent, torpillent et repartent. Ainsi finit une contre-attaque allemande sous les "VIVATS" un peu culottés des Français.

A partir de là il y eut les combats d'Ecouché, non plus derrière mais à côté des Américains et devant les Allemands avec des combats de jour et des bombardements aériens de nuit, l'ennemi ayant perdu la maitrise de l'air. Pendant les alertes nous quittions nos guitounes pour nous nicher presque sous le Rivoli. Le coup des prisonniers ajouta à notre confiance. Par recoupement nous étions arrivés à comprendre que la nuit, beaucoup filaient le long du front pour se rendre aux Américains plutôt qu'aux Waffen. De Gaulle comme ils nous appelaient ; peut-être même avaient-ils vu l'insigne du 501ème Régiment conçu par l'adjudant-chef Pillet, un chevalier debout s'appuyant sur son épée verticale et gravée dans le même sens "En tuer". C'était plutôt l'ennemi qui nous forçait à le faire. Un jour en progression, un groupe de soldats allemands se rend au char devant nous. Donc l'équipage descend pour les capturer et les désarmer. Au dernier moment ils lâchent des grenades sur nos camarades. Pendant plusieurs jours nous avons fait nôtre la devise de notre insigne.
Ainsi s'égrenait le temps et vers la mi-août nous fûmes priés de foncer sur Paris. C'est alors que je touchai la plus merveilleuse récompense de ma vie : sur ces routes de France en arrivant presque à chaque agglomération un groupe d'habitant nous attendait sur le côté de la route. Si nous nous arrêtions, souvent il y avait une petite vieille, riche de symbole pour moi, elle s'agenouillait en pleurant d'émotion et elle levait les bras pour nous remercier les paumes en l'air ce qui me rappelait les prières grecques. "Merci" après nous avoir espérés plus de quatre ans ! Il se passait aussi des scènes moins importantes : A l'arrêt, des filles, des femmes, des enfants escaladaient le Rivoli entre autres, pour nous embrasser. Je maugréais de n'être pas assis du côté du talus de la route ; l'aide conducteur avait plus de visites. Il y avait aussi des scènes plus pénibles genre Grand Guignol : en roulant lentement nous trouvions parfois des attroupements de villageois vengeurs ou justiciers encerclant une femme nue jusqu'à la ceinture avec la tête rasée et croix gammée tatouée sur la poitrine. Nous étions an cœur de l'été aussi le défilé des blindés lui envoyait une bonne ration de poussière. Nous ne pouvions pas juger, sinon que cette victime expiatoire extirpait de la population les péchés de la collaboration.

Chapitre IX

Voyage à Paris

La Normandie c'était maintenant le passé et par Arpajon, Montlhéry nous suivions le chemin de la colonne du Capitaine Raymond Dronne. Nous sommes entrés dans mon village natal le 24 août par la porte et l'avenue d'Orléans qui sera bientôt débaptisée.
Avant de décrire quelques scènes de libération parisienne il me revient en mémoire une dernière touche. La veille sur la route une surprise nous laisse ébahis : en sens inverse de notre marche nous croisons sur la route trois tandems venant de Paris et se dirigeant sans doute vers les plages normandes, au vu de leur accoutrement ; ces estivants de notre âge en arrivant à notre hauteur nous faisaient de grands signes en nous souhaitant bonne chance, comme si cette entreprise de liberté leur était parfaitement étrangère !

Nous nous sommes battus près du Luxembourg. L'adjudant-chef, notre chef de char, enfreint les ordres de ne pas descendre du char ; il met pied à terre, est blessé, évacué et décoré. Je regrette de ne l'avoir jamais revu avant son décès survenu depuis peu. Nous avons quitté ce soir-là la rue de Seine et avons passé la nuit le long des grilles du jardin du Luxembourg.

Le lendemain matin je fais tourner le moteur comme d'habitude cinq minutes. Je fais quelques pas autour du Rivoli pour me dégourdir. Un petit vieux m'aborde, un peu effrayé de sa propre audace, et il me demande avec quel carburant marchent nos engins ? "A l'essence". Ce qui l'enhardit à sortir du gousset un vieux briquet : « Voici quatre ans que je ne peux pas m'en servir ! » La balle était dans mon camp et je me décidais à faire un geste, malgré ma répugnance à aspirer de l'essence, je monte sur le char, ouvre le clapet d'un réservoir, y plonge une durit, redescends vers le petit vieux, et amorce suffisamment pour emplir son briquet. Très content il me remercie ; j'étais aussi content de lui avoir fait plaisir. Le bout de la durit pincée dans les doigts, je relève la tête : savez-vous ce que j'ai vu ? une vingtaine de Parigots porteurs de briquet qui faisaient la queue derrière le petit vieux. Trop c'était trop ! et dans un mécontentement général je suis remonté fermer le pactole. Pourtant ce n'était là que l'avant-garde des fumeurs. En effet nous étions installés à l'intérieur des grilles du jardin un peu plus tard et les Parisiens à l'extérieur nous amadouaient et tendaient leur bras à travers la grille, comme les singes au zoo, non pas pour nous serrer la main, mais pour que nous emplissions la leur. Au début nous donnions par paquet, que nous avions économisés sur nos rations, V. Paquet, Camel, Lucky Strike, P. Morris. Comprenant assez vite qu'à cette cadence nous ne pourrions pas tenir longtemps, la logique l'emporta sur la générosité et ce fut cigarette par cigarette. La fin de cet épisode est plus amère, nous sommes restés une petite semaine et à la fin nous étions complètement à sec de cigarettes ; mais à notre départ nous pouvions à nouveau nous procurer de ces marques, mais au marché noir, sans doute celles distribuées à l'arrivée. Il fallait y penser et c'est cela la vie.

Je dois relater un épisode personnel qui s'est passe rue de Seine où nous étions à nouveau stationnés le 25 août. Devant le Rivoli un petit groupe. L'un de ces gens nous demande s'il y a des parisiens parmi nous ? Alors je me suis fait connaître et il me propose gentiment de prévenir ma famille en téléphonant. Plus de quatre ans sans téléphoner ! et pourtant j 'ai sorti de derrière ma tête le numéro du Patronomètre « NOR 7809 » caractère par caractère. Il a pu prévenir mon père, terré dans le bureau au fond du magasin et abasourdi d'entendre un inconnu lui annoncer par

téléphone que son fils était rue de Seine à Paris avec un char !!!! Il n'avait aucune nouvelle de moi depuis décembre 1942. Peut-être craignait-il un piège, j'y ai pensé. Finalement mes parents sont venus à pied depuis la rue de Chateau Landon, malgré quelques rafales de tireurs embusqués sur les toits de Paris.

25 août 1944
Libération de Paris et réunions familiales

Lors de la descente des Champs Elysées par le Général de Gaulle, le Rivoli était placé en épi au pied du cheval de Marly de gauche en regardant l'Arc de Triomphe. Grands moments d'exaltation et de patriotisme ; une foule innombrable ; des crépitements sporadiques sur les toits, avec engouffrements précipités de parisiens et parisiennes sous les chars et dans les chars. C'était ça l'Histoire de France.
Mais à côté il y avait des moments plus décevants quand des quidams nous posaient des questions minables.
Quelle était l'épaisseur' du blindage (faible)
Quel était le calibre du canon ? (insignifiant)
Que] était le montant de la solde ? (secret défense)
Quel était notre risque ? (total)
Et le plus odieux : Ferions-nous demi-tour en cas de contre-attaque allemande ?
Finalement nous sommes allés bivouaquer au Chateau de Madrid dans le Bois de Boulogne. C'est là que les autorités militaires dans un louable souci d'œcuménisme, désignèrent trois "volontaires" pour représenter la deuxième D.B. aux premiers offices libérés de chacun des trois cultes. Un tel

pour Notre Dame, un autre pour le temple de la rue Daru et un troisième pour la synagogue de la rue de la Victoire. J'étais l'un de ces trois nommés et j'ai donc représenté ; (devinez auquel des trois cultes ?) mais j'étais sans conviction. Le lendemain le lieutenant qui s'était occupé dc cette affaire nous fait savoir à nouveau qu'il fallait y retourner une seconde fois. Du coup je vais le voir et lui dit : "Mon lieutenant hier vous m'avez donné un ordre et j'ai obéi. Mais aujourd'hui je vous déclare en toute conscience ne pas croire en Dieu. Je suis prêt in représenter la D.B. à une réunion d'athées ou de libres penseurs ; et pour me remplacer je sais que vous trouverez des camarades plus convaincus". Il fit droit à ma demande mais il n'y eut aucune réunion pour agnostiques. J'étais pleinement satisfait d'avoir affirmé mes idées, puisque notre présence symbolisait la liberté.

Finalement bons et mauvais souvenirs comptés, je dois avouer que libérer, avec beaucoup d'autres, son pays quand c'est la France, sa ville natale quand c'est Paris, ce sont des joies qui n'ont pas été données à un grand nombre. Cela et les petites vieilles sur les routes cela fait une belle récompense qui m'a tenu longtemps chaud au cœur, malgré les vicissitudes du destin depuis.

Paris m'a laissé aussi un autre souvenir moins glorieux que la pénicilline alliée m'a permis d'effacer quelques semaines plus tard. Et tout bonheur ayant une fin nous nous arrachons aux délices de Lutèce.

Chapitre X

Voyages plus à l'est

Roville aux Chênes
Octobre 1944
(Théo, moi, Rex à gauche)

Gerstein Octobre 1944

Quitter la capitale nous remettait en mémoire que ni la guerre ni la libération du pays n'étaient terminées, tandis que les Parisiens n'y pensaient plus qu'à travers le marché noir. Ce dernier nous avait un peu contaminés, il paraitrait que l'équipage d'un de nos engins aurait vendu le platine contenu dans un gyrostabilisateur de canon, j'espère que ce n'était qu'un ragot, mais horreur et damnation.
Ce fut la guerre ordinaire jusqu'aux Vosges. Quelques nouveaux engagés remplaçaient les manquants mais il nous était difficile pour nous de les adopter comme des frères ; ils s'étaient engagés en Normandie ou à Paris comme on prend un train en marche, tout un pan de notre odyssée leur manquait.
Quelle joie pure et quelle fierté lorsque c'était au tour du Rivoli d'être char de tête et que à chaque tour des chenilles correspondait une petite parcelle libérée de plus de notre cher pays. La France grandissait avec nous tandis que nous avancions. Idée parfaitement immodeste mais enivrante. C'est ainsi que Paris disparaissait loin derrière à l'ouest, mais que nos lignes de ravitaillement s'étiraient. En soi ce n'était pas grave ; mais nous subissions une certaine ingérence de

l'Intendance française. Certes nous faisions partie de l'Armée Patton, mais sur nos arrières propres il devait y avoir des intermédiaires qui manipulaient de plus en plus notre ravitaillement ; sauf pour ce qui était de 1'essence qui nous parvenait à flot.

Nous avons été court-circuités au moins deux fois. D'abord les Américains avaient prévu des patins en acier et triangulaires dc section, rappelant les patins à glace. Ils étaient à fixer sur la chenille tous les 4 ou 5 patins en caoutchouc. Ces mystérieux intermédiaires n'ayant pas trouvé de bonne occasion nous les avons reçus vers le l0/15 novembre. Ces patins devaient servir aux chenilles à mieux s'accrocher sur la boue. Celle-ci nous l'avions subie en Champagne et en Lorraine. Nous étions alors aux pieds des Vosges, et toutes les routes verglaçaient. Au reçu de ces patins qui n'étaient plus de saison, ordre nous fut donné de les installer quand même. Incapacité de certains chefs de s'adapter à la réalité des faits. La boue nous 1'avions subie, et pour faire face au verglas sur les routes de montagne, à nous les patins à glace. Ce ne fut qu'une épreuve de plus pour un conducteur asportif. Entre parenthèses j'en ai gardé une sainte horreur de la glisse et de tout sport d'hiver. Pour être franc, après quelques dérapages nous les avons démontés sans rien dire.

Ensuite nous avons été court-circuités à nouveau mais en deux temps. D'abord en automne 44 lors d'un rapport l'officier de service fit soudainement appel à nos bons sentiments : "Soldats vous recevez de nombreuses cigarettes (une cartouche d'américaines par semaine) mais vos braves petits camarades de la 1ère Armée n'en reçoivent pas ! Il faut accepter de partager avec eux ! Vous êtes d'accord ? Comment dire non ? Donc les rations diminuèrent peu à peu, au profit de la 1ère Armée (rien à dire) ou peut-être du marché noir (regrettable). Toujours est-il qu'à force de diminuer, vers la fin de 1'année après la prise de Strasbourg nous étions campés à Witternheim et nous avons passé Noël et Nouvel an sans aucune cigarette ; mais il faut avouer que le spectacle qui s'offrait à nos yeux quand nous faisions notre toilette dans la cave d'une ferme à moitié détruite valait son pesant de Camel ou P. Morris. Par un vasistas nous pouvions admirer un paysage à la Dürer, un petit chemin bien glacé au milieu duquel surgissaient une tête et les deux cornes d'une vache gelée et tuée...

Mais avant d'arriver à 1945 il faut revenir aux quelques jours qui ont précédé la prise de Strasbourg. Aux alentours du 20 novembre au cours d'un arrêt vers Cirey, notre Officier le Lieutenant L.… et moi-même discutions de chose et d'autres 1orsqu'il se mit à épiloguer en se moquant de mon absence récente de quarante-huit heures. J'avais été me faire soigner à la pénicilline à un hôpital de campagne U.S, suite à de charmants instants parisiens. Il me déclara que je devais m'attendre au pire car il connaissait plusieurs types morts de cette maladie. Je le pris pour une plaisanterie de mauvais gout et gardais la forme ce jour-là. Ce pauvre et sympathique Lieutenant fut tué le lendemain.
Donc nous étions char de tête ce jour-là. C'était un roulement qui me rappelait celui des vendeuses aux Grands Magasins, astreinte chacune leur tour à aller au-devant des clients pour accueillir et servir. Il aurait dû exister des écrits sur la libération de l'Alsace et de la Lorraine. Pour ce qui me concerne j'en ai ressenti une grande émotion mais je ne peux en relater que quelques détails tirés du champ visuel dc l'épiscope d'un combattant ordinaire. Après une nuit passée à Cirey (54), j'étais à la fois las des quatre heures de garde nocturne, coupées il est vrai par les pleins d'essence (4 x 100 litres) nous sentions tous que cette marche en avant imminente était lourde d'espérance ; à l'est des Vosges il n'y avait plus que l'Alsace, le Rhin et 1'Allemagne. Pourtant nous étions en troisième position par rapport au groupe de tête ; je me consolai et me raisonnai en pensant que la guerre de mouvement moderne est avant tout dans la marche en convois.

Cette matinée nous sommes passés par Dasburg, bientôt Dabo. Lors des arrêts je quittais mon poste pour monter sur la tourelle et assister aux piqués des Typhons sur quelques objectifs

indistincts. Ce jour mémorable nous passions à midi at la limite de la Lorraine annexée. Tous les panneaux étaient écrits en allemand et les habitants parlaient plus allemand que français, mais ils étaient si heureux de nous voir et si hospitaliers quant au reste : les coups de schnaps apparurent qui nous firent désirer la riche Alsace.

Nous étions dans une forêt de sapins sur les routes glissantes, et puis quelques cent mètres devant je découvre avec un peu de dépit les ambulances d'une autre colonne. A quoi servait donc le Rivoli s'il était toujours derrière d'autres ? Et aussi loin que nous apercevions les lacets dc la route ce n'était que théorie de blindés et de camions. La forêt haletait d'un bruit confus de moteurs.

Je maudissais l'allure du convoi ; et à chaque arrêt j'imaginais qu'il s'agissait d'un combat au niveau des chars de tête. C'est ainsi que nous progressions et vers 22h nous étions en surveillance à Dimbsthal. Nous ne savions encore rien de la bataille ni ne comprenions notre rôle. Puis vinrent les rumeurs : la division était en flèche, débordant Saverne et tenant des versants alsaciens des Vosges à l'insu de l'ennemi, le téléphone marchait avec Strasbourg. On disait aussi que notre Général avait juré d'entrer à Strasbourg pour l'anniversaire d'un précédent retour des Français le 22 novembre 1918. Enfin durant ma garde de nuit je vis le ciel illuminé du côté de Wasselone, ou la bataille faisait rage. Après j'ai entendu siffler un train au loin dans la plaine d'Alsace. Enfin comme dernier signe, nous ne nous éclairions plus aux bougies ou aux chandelles comme en Champagne ou en Lorraine ; les villages recevaient la lumière électrique des usines du Rhin. C'était donc la percée qui se profilait pour nous, la ruée sur les arrières ennemis. Pourtant le lendemain nous sommes encore restés sur place. Nous devions comprendre par la suite que notre division devait aussi obéir à un autre impératif : ne pas découvrir un coté du corps d'armée U.S. auquel nous appartenions. Celui-ci était basé vers la rivière Sarre à Saraltroff et sur l'axe Phalsbourg-Saverne.

Enfin le 23 novembre nous foncions, à nouveau char de tète. Les minutes furent parfois délicates mais toujours enivrantes. Cette matinée se solda par une progression de 25kms, et si ce n'avait été 1'Alsace à nos pieds devant ou plutôt à nos chenilles, cette matinée aurait ressemblé à bien d'autres pour un conducteur... Nous errâmes d'abord à la recherche de notre axe (propre travail pour ces Messieurs de la radio en tourelle). Ils la trouvèrent et la colonne qui nous suivait, groupement tactique d'une cinquantaine de chars et d'une vingtaine de camions, s'engouffra à notre suite sur un pont à deux voies et miné. Les allemands cachés sous les arches finissaient de miner. Mais ce n'était plus des Kamikazes ; ils n'eurent ni le temps ni le courage de nous faire sauter avec eux. La Blitz Krieg avait changé de camp.

"Rivoli", le 23/11/44 à 10h du matin
ATRIE
l des Combattants Français
1944 S. P. 79.551. — CE JOURNAL NE PEUT ETRE VENDU
nts combats
ursuivent
s Allemands
-offensive
LE TRAITÉ FRANCO-SOVIÉTIQUE
facilitera la réalisation d'une tâche
qui répond aux intérêts
de l'U. R. S. S., de la FRANCE
Strasburg
Sur un front de 110 km.
L'ARMÉE ROU

Le Rivoli le 23/11/1944 à l'entrée de Strasbourg

Après avoir libéré trois ou quatre villages sans autre coup de canon que ceux nécessaires à incendier quelques voitures civiles, y compris les tractions avant, toutes pleines de Fritz, la pluie commença. Je n'y voyais plus grand chose dans l'épiscope, et je ne recevais plus rien dans les écouteurs radio à cause des faux contacts. A ce moment nous rencontrons une résistance organisée. De part et d'autre de la route des tranchées et des postes de mitrailleuses. C'est là que nous avons eu de la chance : pas de canon de 88 en vue (le Rivoli en digère très mal les pruneaux). Il y avait environ 400 allemands et commença alors à l'intérieur du Rivoli un concert assourdissant des 3 mitrailleuses et du canon tirant en même temps. Notre tireur, le facétieux Thonon se paya des tas d'allemands à 1'explosif pour aller plus vite et pour ceux qui s'échappaient en courant, au perforant. Grace à notre enfant de Tarbes tout un côté de la route fut rapidement nettoyé et le char qui nous suivait à 50 mètres n'avait plus qu'à s'occuper de l'autre côté ; il put ainsi apercevoir à temps un tireur isolé caché dans un arbre, sniper nouveau genre armé d'un panzer forst. Il le neutralisa alors qu'i1 visait déjà le Rivoli, merci à lui.

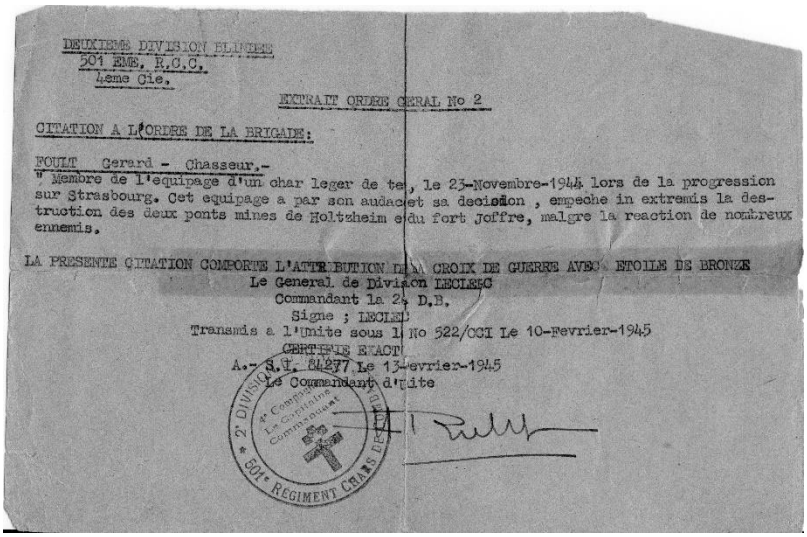
Ensuite la deuxième action eut lieu au pont de Holtzheim que nous sauvâmes in extremis. J'arrivais à 40km/h sans idée préconçue et après en virage je vois un tas de bonshommes affairés à porter des caisses sous ce pont... Un coup de sirène pour créer l'ambiance et tous les ennemis se couchent dans un grand fossé que je me suis cru obligé de longer au risque de verser, tandis qu'à la grenade et à la mitrailleuse la tourelle s'activait. Enfin jusqu'au pont du fort Joffre tout était libéré. Au-delà un tas de plaisantins de la Wehrmacht essayèrent en vélo d'échapper au Rivoli : Je me suis vu contraint, toujours au son de la sirène, de les écraser avec leurs machines, chose qui ne m'était pas arrivée depuis l'obtention du permis de conduire en 1939. Malheureusement quelques salopards mieux cachés dans les fossés se relevèrent et nous arrosèrent de balles. C'est ainsi que périt notre chef de section le Lieutenant L… sur son char qui était en 4^{e} position derrière le Rivoli. Puis le caporal-chef Martini notre chef de char depuis Paris vit tout d'un coup un allemand ramper à cinq mètres du char, avec une grenade dans chaque main. Martini fut obligé de vider un chargeur de mitrailleuse à bout portant, puis nous avons continué la route, passant sans encombre sous un pont et remontant jusqu'à un camp d'aviation. J'arrivai en douceur jusqu'à défilement de tourelle... Alors ceux de la tourelle se mirent à trépigner et m'annoncèrent par des grands coups dans le dos un objectif en vue !!! Une colonne de voitures suivant un char allemand. Cette colonne repérée filait latéralement vers Strasbourg à toute vitesse . Comme si Thonon avait immobilisé des convois toute sa vie, il tira un coup de 37 sur la première voiture et un second sur la dernière. Et la colonne s'arrêta et puis elle brula avec ce qui lui fut envoyé. En urgence nous appelons un tank destroyer derrière nous pour qu'il s'occupe du char panthère mais le canon s'enraya et le fauve disparu. C'est alors que j'ouvris mon volet pour prendre un peu l'air. Nous n'étions plus char de tête ; les Sherman nous avaient relayés pour pénétrer dans Strasbourg ville à 3 kms, où il pouvait se trouver du gros calibre. L'action commencée à 8h s'achevait vers 16h ; elle nous avait couté un officier, 30 obus, 1000 balles de mitrailleuse et à l'ennemi 300 tués, 20 voitures et une dizaine de vélos. Elle nous rapportait 3 ponts sauvés, 5 villages libérés aux portes de Strasbourg et un terrain d'aviation. Apres Neudorf et le camp d'aviation nous sommes entrés à notre tour dans cette belle ville, dont notre Général s'était déclaré Gouverneur Militaire Provisoire ; mais finalement nous avions 24 heures de retard sur la première libération qui datait maintenant de 26 ans et un jour.

Mais nous n'avons pas profité des réjouissances de cette libération ; tout de suite nous avons été englués dans la routine militaire : à peine entrés en ville nous en sommes repartis pour une mission de surveillance près du Rhin ; c'était une usine de constructions fluviales hantée par quelques esclaves Ukrainiens hommes et femmes qui n'en revenaient pas de nous voir à la place de leurs geôliers. Ils ne savaient que dire "ne pomemay " (?) tandis que leurs geôliers se noyèrent dans le Rhin. Nous sommes restés figés à cet endroit cinq longues journées, mais au moins Strasbourg

était libre et d'autres se chargèrent sûrement de fêter cet événement.

Apres l'action vint le temps de la pause et donc des papotages. Le tireur du char de l'officier qui avait été tué la veille vint nous rendre visite ; et nous raconte une histoire incroyable : leur conducteur était un pied noir costaud mais un peu brutal. Placé 5 ou 6 chars derrière le Rivoli il avait à moitié basculé dans le bas-côté de la route ; le Lieutenant mal assis sur le bord de la tourelle aurait glissé et reçu le coup du lapin sur la nuque. Notre camarade le tireur avait décidé de ne rien dire à ses chefs pour éviter des histoires et peut être le conseil de guerre ; c'est pourquoi il a laissé s'accréditer la thèse du tireur isolé « sniper » ; seule présomption de preuve à cette histoire il n'a pas été retrouvé de blessure sur le corps. Nous avons tous les quatre reçus ces confidences mais pour notre tranquillité comme pour la vérité il n'était pas séant de notre part d'intervenir.

La citation



DEUXIEME DIVISION BLINDEE
501 EME R.C.C.
4eme Cie.

EXTRAIT ORDRE GENRAL No 2

CITATION A L'ORDRE DE LA BRIGADE:

FOULT Gerard - Chasseur.-
" Membre de l'equipage d'un char leger de te , le 23-Novembre-1944 lors de la progression sur Strasbourg. Cet equipage a par son audac et sa decision , empeche in extremis la destruction des deux ponts mines de Holtzheim e du fort Joffre, malgre la reaction de nombreux ennemis.

LA PRESENTE CITATION COMPORTE L'ATTRIBUTION D LA CROIX DE GUERRE AVE ETOILE DE BRONZE
Le General de Divi on LECLERC
Commandant la 2 D.B.
Signe ; LECLERC
Transmis a l'Unite sous le No 522/OOI Le 10-Fevrier-1945
CERTIFIE EXACT
A.- S.T. 84277 Le 13-evrier-1945
Le Commandant d'Unite

J'appréciais cette population alsacienne dont beaucoup de ceux qui nous accueillaient étaient gênés de parler allemand et un peu honteux de ne pouvoir nous montrer que des photos de père, mari ou fils en uniforme ennemi : « les malgré eux ». Et ils nous ont bien reçus et ne nous ont pas fait le coup de certains en Normandie : je vous vends cette douzaine d'œufs 20 francs au lieu de 25 francs aux occupants ; ou d'autres qui nous demandaient d'installer le Rivoli plus loin de leur ferme ; ni le coup des parisiens avec les cigarettes. Et en plus ils nous racontaient des histoires patriotico-alsaciennes genre Hansi qui étaient pour nous des confidences savoureuses ; par exemple en 1940 après l'armistice ce fut l'annexion allemande et ordre fut donné que dans chaque ville et village il y ait une rue « A. Hitler ». Dans cette région comme dans plusieurs autres il y avait une rue commémorant l'inventeur de l'hélice : Sauvage. Comme par hasard partout ce furent ces rues du Sauvage qui changèrent de nom si l'on peut dire, et l'allemand sans finesse n'a jamais compris.

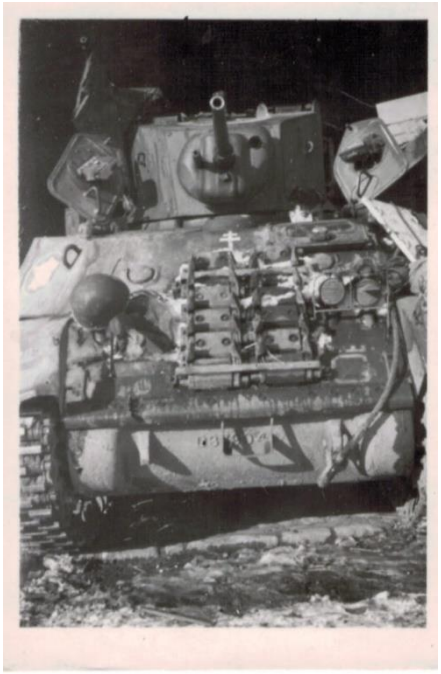
Un autre clin d'oei1 du destin pour terminer ces histoires alsaciennes. Un ou deux jours après la prise de Strasbourg le Rivoli était toujours d'astreinte de tête. Un Officier du Régiment de Marche du Tchad arrive au bivouac et réclame un ou deux engins pour ouvrir une reconnaissance vers le sud. Les deux chars de notre sous-section s'ébranlent le lendemain matin sous la pluie, suivis de toute une colonne. C'était un groupement tactique en réduction : les deux Honey et plus loin quelques Shermans d'autres compagnies du 501, les Half-tracks du R.M.T., des Tanks destroyers du R.B.F.M. Apres quelques temps meublés d'engagements et d'arrêts Erstein était atteint ; toujours la pluie qui rendait le poste radio inutilisable... Au point de vue stratégique je pense que

si quelques divisions américaines avaient suivi, la libération de l'Alsace s'obtenait dans la foulée ce jour-là soit plusieurs mois plus tôt. L'ambiance était celle de la guerre éclair de 1940, mais en notre faveur. L'ennemi était surpris en pleines corvées de paix. Thonon le tireur s'en est donné à cœur joie avec son petit canon et sa mitrailleuse : Jeeps allemandes, Tractions Citroën réquisitionnées et pleins d'autres qui essayaient de démarrer en vitesse. Ils s'égaillaient comme des oiseaux surpris, les Hommes de la grande Armée Allemande censée faire régner un ordre nouveau pour 1000 ans ! D'ailleurs cette sensation d'irruption soudaine et inattendue nous l'avions déjà ressentie il y avait quelques jours dans les Vosges : un officier avait téléphoné de la poste d'un village vosgien et appelé plusieurs cabines postales des villages alsaciens. Les demoiselles du téléphone recevaient nos appels comme du ciel, et s'empressaient d'évaluer l'importance des troupes allemandes occupantes, comme nous leur demandions.

Après il pleuvait toujours et c'est alors que Martini notre chef de char s'aperçut que nous étions seuls sur la route et que la radio était en panne, et n'avait pu nous transmettre l'ordre de nous arrêter. L'interphone en panne aussi, je reçus les nouveaux ordres par des coups de pied dans le dos et des hurlements : « Arrête-toi, fais demi-tour (six heures et demi) et retrouvons la colonne ». C'est ce que je fis aussitôt et je ponctuai la fin de cette reconnaissance par des grands coups de sirène pour bien imprégner de panique d'éventuels adversaires et Il nous fallut vingt minutes pour retrouver notre colonne.
Le plus cocasse c'est ce qui s'est passé sur ce même itinéraire deux mois (?) plus tard environ. Il s'agissait de la reconquête officielle et non d'une reconnaissance un peu folle. Lors d'un arrêt dans un village nous descendons du Rivoli. Un brave type sort de sa maison à côté de nous. Il nous demande : « C'est vous qui êtes passés il y quelques semaines ? Vous n'étiez pas nombreux. ». Nous répondons : Oui ! Le pignon et sa grille donnaient sur cette route ; il m'emmène dans cette cour et referme la grille. I1 me montre un peu goguenard le mur de sa maison perpendiculaire à la route. « Je vous avais entendu arriver ce jour-là ; les allemands avaient installé un Panzer Forst par terre le long de ce mur ; à ce moment ils étaient partis se promener de l'autre cote de la route. En entendant des chars arriver je me suis mis à espérer que c'étaient des engins allies ; et puisque les autres étaient sortis j'ai fermé la grille à clef ». Et voilà pourquoi le Rivoli était toujours là, et en plus il se rappelait le nom du char. Ce brave Alsacien nous avait sauvé la vie mais donné une sueur froide rétrospective...

Chapitre XI

Voyages après Strasbourg



Janvier 1945
Baerendorf

Janvier 1945
Rosheim

Mes souvenirs deviennent flous. Lors de l'offensive ennemie vers les Ardennes nous sommes remontés au nord puis revenus dans la plaine d'Alsace. Au cours d'une étape à Geispolsheim l'équipage du Rivoli a apprécié l'hospitalité d'une brave famille alsacienne, les Speisser. A la fin de l'année nous étions à Wittenheim sans cigarette.

Vers la fin janvier nous nous dirigeons vers le Cher pour prendre du repos. Mais le destin ne prend pas de repos et nous perdons stupidement des compagnons à l'occasion de ce transfert. D'abord pour installer les engins sur les wagons plates formes, un chef de char fait du zèle pour guider son conducteur ; il le guide en reculant sur la plateforme tant et si bien qu'il atteint sans s'en rendre compte le bout de la plateforme, il tombe et s'empale sur les accrochages entre les wagons.

Ensuite durant ce long voyage jusqu'à Graçay il était interdit de rester sur les chars et même sur les plates formes. Nous devions rester dans les wagons normaux prévus pour nous. Au lieu de profiter de ces wagons, pour une fois en France des soldats dans des wagons non de marchandise, certains plus curieux et adeptes du système D, désobéissent, retournent vers les engins et grimpent sur les tourelles. I1 a suffi à notre train de passer dans une petite gare pour que des fils aériens détendus décapitent des camarades. Mourir ainsi après avoir tant fait est tristement dérisoire.

A Graçay les gars du Rivoli furent hébergés chez un boulanger que je connaissais vaguement puisqu'il était installé avant la débâcle, rue Lafayette près de la gare du Nord. Nous avons bien profité de ce repos, tandis qu'une autre partie de la division partait vers la poche de Royan.

Par un insigne honneur nous avons fait partie de l'hallali sur Berchtesgaden. Depuis Graçay ce fut une longue randonnée en roulant 24h sur 24h et en ne s'arrêtant que pour les pleins d'essence ; c'est peut-être pourquoi nous sommes arrivés au nid d'aigle dans les premiers. Nous roulions tous feux éteints la nuit pour mieux exercer les yeux des conducteurs, tout au moins pour ceux qui n'avaient pas bonne vue ; alors que sur une route parallèle à quelques kilomètres de distance, nous-mêmes juchés sur les tourelles nous devinions des colonnes américaines rouler tous feux allumés. Un seul souvenir précis : le 1er mai 1945 il neigeait sur les Alpes Bavaroises mais nous étions débarrassés des patins à glace.

1-5-1945
Le Rivoli filant sur Berchtesgaden

A cette époque il y eut des fuites de radio assez croustillantes, suite à quelques erreurs de manette de ces Messieurs de la tourelle ; des discussions privées furent émises à l'extérieur : ainsi je me plaignais du dernier repas préparé par mes 3 coéquipiers puisque je conduisais en non-stop ; à cela ils me répondaient que j'étais bien difficile, et je répliquais « I1 faut être franc avec la cuisine ». Ceci fut entendu sur les ondes par beaucoup et me fut souvent rapporté avec malice. Mais il n'y avait pas que le Rivoli à émettre des indiscrétions. Nous avons capté une fois une question posée

par un officier nouvellement arrivé chez nous : « Mon Capitaine, il y a un char allemand hors de combat au travers de la route. Il gène la progression, puis je l'écarter en donnant un coup de cul ? ». Cet officier n'en était encore qu'au balbutiement.
Après le nid d'aigle nous sommes de tête et progressons dans les Alpes Bavaroises sur une route en lacets si serrés que je ne pouvais virer en une seule fois mais en arrêtant le Rivoli, les barbotins devant un muret, contre lequel et de l'autre côté duquel un village était blotti à 100 mètres plus bas, puis en faisant une marche arrière à partir de ce parapet puis en repartant enfin...

C'est ainsi que nous sommes entrés à Hallein en Autriche ; un déclic s'est produit sous le béret quand j'ai lu ce nom : une réminiscence littéraire s'imposa à moi ; c'était là que Stendhal avait parlé de la cristallisation en amour... Personne ne fut intéressé par cette anecdote. Quant à moi j'ai mis au point un nouvel axiome : les accents d'une langue étrangère s'apprennent et s'entendent mieux en temps de peur, autrement dit si la peur donne des ailes elle donne aussi des oreilles. En effet en arrivant dans ce pays, le Rivoli, char de tête faisait feu sur tout ce qui bougeait ; mais aucun être vivant, silence comme s'il n'y avait plus âme qui vive. Nos officiers discutèrent longtemps pour savoir si nous pouvions occuper l'Autriche. Nous étions arrêtés sur une petite place, au milieu du village, un peu éloigné des autres chars.

C'est pourquoi je me suis permis un nouveau coup théâtral : devant personne, debout sur la tourelle j'ai hurlé une phrase construite en la prononçant, grâce à un vocabulaire de fortune, n'ayant jamais étudié l'Allemand : « Alle waffen in der strasse, schnell, schweinen. ». Aucune réaction, rien ne bouge.

Vers midi vint le contre-ordre : moteurs en route, nous rentrons en Allemagne. Et nous reprenons en sens inverse les mêmes lacets pour endurcir les conducteurs. Dans l'après-midi que croyez-vous qu'il se passa ? un nouveau contre-ordre et nous repartons pour Hallein ; et que croyez-vous que nous trouvâmes sur la placette ? Une petite montagne d'armes !!! Ils avaient compris. Cédant à de vieux démons j'avoue avoir choisi un revolver Herstal et un poignard S.S. dont la lame est gravée « Alles für Deutschland ».

Puis ce fut le 8 mai 1945 et l'armistice qui nous surprit dans une forêt voisine.

Le 8-5-1945
La minute et la cigarette de 1' armistice

Après c'était donc la fin de ces aventures annoncées. Nous avons campé sur les bords du lac Wurmsee, dans un bled nommé Bad Reichenhall ; il s'y trouvait un artisan en pyrogravure et en

le forçant un peu il exécuta des inscriptions pour souvenirs : pour moi sur deux rondelles de bois à mettre sous une chopine de bière : « Souvenir du 8/5/45 Bad Reichenhall » et « Gérard chez feu Adolf 8/5/45 ». I1 faut aussi mentionner une permission à Munich où j'ai pris en photo plusieurs camarades foulant aux pieds un mausolée nazi érigé en souvenir des victimes d'un putsch manqué vers 1933. Cette petite photo est historique car les Américains ont fait démolir ce monument.

Mai 1945
La 4e Cie en
permission à Munich

10 mai 1945
Village de Bertchesgaden au
Tyrol

Et puis finalement nous repartons pour un pays nommé Chaumont sur Yonne, étant tous arrivés au terme de notre engagement, c'est à dire la libération de notre Pays. Ce furent les idéalistes, en fait les plus réalistes, qui résistèrent au charme des rabatteurs qui passaient pour nous re enrôler pour libérer (réoccuper) l'Indochine.

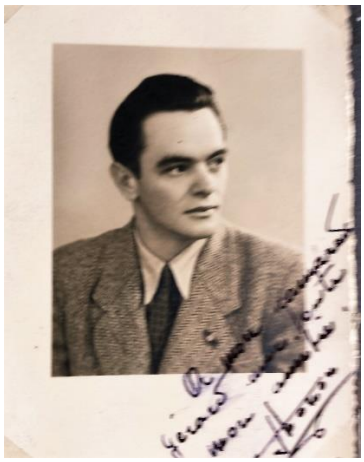
Nous retraversions en sens inverse l'Allemagne et une partie de la France et là à nouveau nous avons dégusté un bon coup d'amertume : en repassant dans certains pays libérés par nous-mêmes ou nos camarades nous lisons sur les calicots tendus au travers des routes à l'entrée : « Bienvenue aux prisonniers » ! Quelle école de modestie que cette division.

Nous avions déjà fait connaissance avec un certain genre de prisonnier : au début de notre entrée en Allemagne, entre Rhin et Danube, lors d'un arrêt je souhaitais resserrer un boulon de barbotin ;

nous étions près d'une ferme. Un coup de sirènes et personne ne vient ; quelques coups de mitrailleuses et sort un individu de 25 ans environ, l'air furieux ; en effet i1 nous engueule en français ; après d'autres rafales il arrive beaucoup plus calme, et abasourdi d'avoir à faire à des Français. Après qu'il nous ait apporté la clé à molette idoine, nous parlons un peu. Il est français prisonnier affecté dans cette ferme allemande pour remplacer le valeureux paysan allemand mobilisé sur le front russe. Son travail derrière la charrue, (et dans le lit de la fermière) allait bientôt s'achever à cause de nous ; il était épouvanté de cette perspective que nous apportions et n'était pas sûr de vouloir rentrer en France. Nous étions abasourdis de découvrir de tels compatriotes...

Nous arrivons donc à notre dernière étape à Chaumont en nous préparant soit à la démobilisation soit au détour en Indochine. Une petite partie y est allée ; mais nous étions engagés, sans avoir jamais été mobilisés, à libérer notre pays mais non à ré asservir trente-cinq millions d'asiatiques devant qui nous avions perdu la face essentielle là-bas à côté des neuf cent millions de chinois pas forcément favorables et tout cela pour les beaux yeux des colons dont nous avons découvert certaines espèces en Afrique du Nord... Avec ce que j'avais appris à Coloniale, entreprendre un tel effort était au-dessus des forces exsangues de la France : mettre sur pied une armada navale, aérienne et plusieurs corps d'armées, expédier le tout aux antipodes ne pouvait qu'être le fait de responsables nuls en Histoire et Géographie. Le Général Leclerc quel que soit les causes de sa mort en 1947 venait certainement soumettre au gouvernement les conclusions suivantes :
Ou mobiliser en France
Ou négocier sincèrement avec HoChiMinh.
Tout cela nous le sentions confusément. Alors que nous nous préparions au retour à la vie civile un dernier coup du destin : notre chef de char le caporal-chef Martini de Thionville se noie dans l'Yonne alors que j'étais en permission à Paris. Normalement nous allions ensemble soit siroter quelques boissons, soit nager dans l'Yonne. Tout seul il a voulu faire les deux choses mais dans le mauvais ordre : la bière puis le bain avec pour résultat l'hydrocution. Sa famille fut assez brave pour m'adresser toutes les photos qu'il avait prises et qui m'ont permis de constituer un album. Th. Thonon de Tarbes est mort d'un cancer il y a bien vingt ans et J. Reix du Boucau, aide conducteur, est décédé il y a environ deux ans. Quant au Rivoli, sans doute expédié en Indochine, sa carcasse est peut-être à moitié noyée dans une rizière. En conclusion tout ce que j'ai écrit ressemble plutôt à l'évocation d'un char funèbre, dont je serais le seul survivant.

Il y eut les adieux de notre Général à Rambouillet et non à Fontainebleau. Je fus démobilisé (jamais mobilisé) à Chaumont sur Yonne et je gagnai la gare la plus proche en marchant cinq à six kilomètres à pied, sans réussir à faire utilement de 1'auto stop, avant dernière goutte d'amertume.

Lors de mon retour chez mes parents à Paris rue Château Landon la première nuit je ne pus dormir qu'en m'allongeant par terre, n'étant plus habitué à un matelas sur un sommier. La deuxième nuit je réussis à dormir dans mon lit, et le lendemain fut un beau jour car j'enfilais enfin des habits civils. Mais le surlendemain il fallut que je déchante : dans ce lit avait couché une malheureuse cousine quelque temps avant : toujours est-il que j'avais la gale ! A l'Hôpital St. Louis je fus badigeonné et mes habits civils passés à l'autoclave et je dus encore un jour ou deux me redéguiser en militaire. Ce fut la dernière petite note d'amertume.
Voilà, c'est tout pour ces voyages organisés. J'écris ces souvenirs en 1992 mais j'étais loin d'imaginer qu'un demi-siècle plus tard toutes ces histoires n'intéresseraient plus qu'un nombre infime de Français.

Pont-sur-Yonne
Juillet I945
ADIEU à THEO THONON